



POUR MIEUX CONNAÎTRE LES CAJUNS

Les Acadiens ont survécu à une des pires tragédies de l'histoire: ce Grand Déplacement qui les dispersa sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre et jusqu'en Louisiane, où Gabriel retrouva Evangéline avant de mourir. Et aussi en France et aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Mais ils avaient la nostalgie de leur patrie acadienne, et ils y revinrent, dans cette Acadie devenue Nouvelle-Ecosse, et dans la nouvelle Acadie du Nouveau-Brunswick où ils se firent si petits, si discrets, qu'on cessa de leur tirer dessus à vue. Et d'autres, qui n'étaient pas heureux aux îles Saint-Pierre et Miquelon, vinrent peupler la côte Nord québécoise.

C'est ainsi que Gilles Vigneault descend de ces Acadiens-là, qui quittèrent les îles françaises du golfe Saint-Laurent, emmenés par leurs curés qui n'acceptaient pas la République française.

Il y a maintenant deux Acadies: celles des Acadiens et cel-

le des Cajuns, car, en Louisiane, ils étaient si nombreux dans les bayous, qu'ils y fondèrent une nouvelle patrie, conservant précieusement leur vieille langue, leurs chansons, leurs contes et leur Bon Dieu.

Dans le sud-ouest de la Louisiane, les Cajuns sont chez eux, majoritaires dans ce coin de pays, où les descendants d'esclaves noirs ne parlent souvent que le français, et où les Anglo-Saxons sont bilingues.

Nous avons toujours su que nous avions des cousins, des frères, dans cette Louisiane dont l'histoire s'est longtemps confondue avec la nôtre. Mais ce n'est que depuis quelques années que nous nous intéressons vraiment à ces Cajuns, que la télévision nous a fait connaître, par des reportages d'abord, mais aussi par des émissions comme celles qu'est allé y tourner Nicolas Doclin, par exemple.

Nous savons maintenant, non seulement qu'il y a des Cajuns dans les bayous, mais aussi que

certains d'entre eux ont joué ou jouent des rôles importants dans les conseils de l'État de la Louisiane, et aussi dans le monde universitaire et littéraire, et dans toutes les sphères de l'activité louisianaise.

La télévision, cette fois encore, nous apportera, dès le lundi 1er août, à 22 heures, et les trois lundis suivants, à la même heure, quatre documents de la série le Son des Français d'Amérique, consacrés aux Cajuns, à leur musique, à leurs chansons, à leur histoire.

Comme les esclaves noirs et leurs descendants, ces Acadiens dispersés loin de leur patrie par leurs vainqueurs, condamnés au sort des exilés pauvres et faibles, ont cherché un refuge dans leur musique — et cette musique a été influencée par les conditions de l'exil et le souvenir de leurs malheurs — et peut-être par leur longue désespérance.

Dans ces documents réalisés pour Radio-Canada par Michel

Brault et André Gladu, nous retrouverons des Cajuns qui s'appellent Landreneau, Deshôtels, Lejeune et Naquin, mais d'autres nommés Fred Tate, Revon Reed et Dennis McGhee — sans que cela ne nous étonne, car nous avons appris, il y a maintenant un bon moment, que ces Cajuns pauvres, peu nombreux, en somme, et certainement sans influence, ont exercé sur les autres Louisianais, "Américains comme les autres", une attraction qui reste mystérieuse, mais bien réelle.

Alors, mettez cela dans vos petits papiers: la télévision de Radio-Canada nous apportera dès le lundi 31 juillet, à 22 heures, et les lundis suivants, à la même heure, quatre documents sur des Français d'Amérique — ces autres Français d'Amérique.

R.-T.



Le son des Français d'Amérique (Brault-Gladu)

La grandeur de la musique traditionnelle

par Jean-Pierre Tadros

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE. Une série de films produite et réalisée par Michel Brault et André Gladu pour le compte de Radio-Canada. Ces films ont été regroupés en deux cycles: "Québec/Acadie" et "Le son des Cajuns". Ils sont présentés en avant-première à l'Outremont, le premier cycle ce soir à 21 h.; le deuxième, demain et après-demain soir à la même heure. La série sera télédiffusée à partir de la mi-mars.

Le cinéma québécois est finalement plein de surprises. Heureusement. Et c'est comme ça que des films nous arrivent des fois, sans qu'on ne les attende vraiment, et qui redonnent tout à coup à notre pauvre cinéma toujours à la recherche de lui-même sa raison d'être. "Le son des Français d'Amérique" de Michel Brault et André Gladu fait justement partie de ces films. Et la surprise est d'autant plus grande que ce n'est pas à proprement parler un long métrage, mais bien une

série de demi-heures destinée à la télévision. De petits documents comme les autres, allez-vous donc penser bien vite. Détrompez-vous, car je n'hésite pas à dire que nous avons avec "Le son des Français d'Amérique" l'une des oeuvres majeures du cinéma québécois.

Et cela fait du bien. Car on en vient des fois à désespérer devant la prétention et la nullité de certaines de nos réalisations qu'on nous présente fièrement affublées de l'étiquette québécoise. Il y a du ménage à faire dans notre maisonnée, mais c'est là une tout autre histoire. Je préfère dire aujourd'hui tout simplement mon ravissement devant le travail de Michel Brault et André Gladu. Car c'est bien de la rencontre de ces deux hommes assez exceptionnels que sont nos ces films sur la musique traditionnelle francophone en Amérique.

L'idée de broser un vaste tableau de notre tradition musicale, d'origine française, en Amérique était en soi originale. Et aussi fondamentale, car il est ridicule de penser que certains de ces héritiers jaloux de notre musique traditionnelle puissent disparaître un jour sans qu'on ait pu conserver leur témoignage sur film. Ne serait-ce donc que pour cela, il faut remercier Radio-Canada d'avoir autorisé la réalisation de cette série qu'on a intitulée très justement "Le son des Français d'Amérique".

Mais il faut aussi féliciter Radio-Canada d'avoir eu l'intelligence de confier la réalisation du projet à l'équipe peut-être la plus apte à la mener à bon terme. Car cette série a été non seulement réalisée mais aussi produite par Michel Brault et André Gladu, et cela pour le compte de notre télévision. Heureusement qu'on a pris le parti de sous-titrer, si l'on peut dire, les paroles de certaines chansons. On écoute, on regarde, on apprend à découvrir.

Amérique. Car c'est de cela qu'il s'agit surtout.

Ce qu'il y a de remarquable dans les films qu'on nous présente en avant-première à l'Outremont ces trois prochains soirs, c'est cette farouche volonté de survivre — dans sa langue, sa culture et sa tradition — qu'on trouve traduit à travers les plaintes, les complantes aussi vibrantes, que l'on soit au Québec, en Acadie ou en Louisiane. Il y a juste le degré de tragédie qui les habite, qui varie. Et Michel Brault nous restitue tout cet univers, à la fois si proche et si éloigné de nous, avec une maîtrise remarquable.

Le danger, dans ce genre de films, est d'aller chercher l'insolite pour l'insolite, et le folklore pour ce qu'il a de drôle, d'amusant et de... folklorique. Or, rien de tout cela dans les films de Brault-Gladu. On apprend non seulement à connaître cette musique traditionnelle des francophones d'Amérique, mais aussi à comprendre cet environnement socio-historique qui a façonné ces déchirantes plaintes. En cela le cycle sur la Louisiane, intitulé "Le son des Cajuns", est en tout point remarquable. Quatre demi-heures ici nous permettront de cerner le fait français en ce petit réduit louisianais. "Fred's Lounge", "Ma chère terre", "Les Créoles" et "Réveille" en seront les quatre étapes. Retenons surtout la progression: On entre dans Mamou et on assiste à la mise en ondes d'une émission radiophonique destinée à la population Cajuns. Cela se passe en direct de la taverne de la place, le "Fred's Lounge". Nous voilà immergés dans la musique de ces Acadiens de la Louisiane. Le choc culturel est impressionnant. Heureusement qu'on a pris le parti de sous-titrer, si l'on peut dire, les paroles de certaines chansons. On écoute, on regarde, on apprend à découvrir.

Mais c'est le deuxième épisode qui nous fera vraiment pénétrer dans cette culture qui n'a plus que la musique

pour s'exprimer. Ce sera "Ma chère terre", et on découvre alors tout le poids de ce lourd héritage que portent en eux ces Acadiens dépossédés de leurs terres dans la vieille Acadie. Faut-il alors s'étonner de voir leur musique marquée par leur histoire tragique? Rarement aura-t-on senti aussi clairement dans un film les relations qu'il peut y avoir de l'un à l'autre: du destin d'un peuple à sa musique. Et cela se fait en regardant tout simplement les gens l'expliquer dans leurs propres mots, dans ce décor qui les a façonnés.

Le troisième épisode est consacré aux noirs et aux mulâtres du sud-ouest de la Louisiane qui parlent français et jouent de la musique Cajun. C'est "Les Créoles". Quant au quatrième et dernier épisode, il donnera la parole aux jeunes, à cette nouvelle génération qui redécouvre tout le poids de cet héritage que leurs pères avaient assumé sans vraiment se rendre entièrement compte de la portée de leur geste. On avait voulu les assimiler; féroce, ils se seront retranchés dans leur terre, refusant l'éducation anglaise (la seule permise) et le contact avec les blancs. Illettrés, il n'avait plus que la musique et la chanson pour dire leur culture et leur tradition. Mais beaucoup d'autres se seront assimilés. La jeune génération s'est éveillée à ce drame depuis quelques années. Et avec désespoir Zacharie Richard chante d'une voix déchirée:

Réveille,
Réveille,
Hommes Acadiens,
Pour sauver l'héritage.

La leçon est terrible. Et cet épisode s'intitule tout naturellement: "Réveille". (Rappelons que ce cycle passera deux fois à l'Outremont, vendredi et samedi à 21 h.)

Si je me suis autant arrêté sur ce cycle, c'est qu'il dit bien l'esprit avec lequel a été conçue la série. Dans un texte remis à la presse, André Gladu précise les intentions des réalisateurs

en ces termes: "Ces films ont été motivés par le besoin de réhabiliter notre musique traditionnelle et son histoire en particulier auprès des jeunes qui sont constamment sollicités par la musique made in USA, donc par la vie américaine. Il s'agissait pour nous de renverser l'image ridicule et humiliante que certains folkloristes et évidemment l'industrie touristique et la publipénie avaient donnée à notre folklore."

J'ai demandé à Michel Brault s'il ne craignait pas d'être accusé par cette même jeunesse de réactionnaire puisqu'il met en relief les valeurs du passé alors qu'on voudrait être tout tourné vers l'avenir. N'avait-on pas fait ce reproche à Pierre Ferreault?

"Mais non, répliquera-t-il avec un petit sourire amusé. Il est révolu le temps où certains voulaient nous faire oublier ce que nous étions sous le prétexte de regarder vers un avenir meilleur. J'ai fait "Les Ordres" pour qu'on n'oublie pas. Je fais maintenant cette série pour que l'on se rappelle de l'importance des traditions, pour qu'on ait bien à l'esprit ce que cela peut représenter de ~~notre~~ d'être sur la voie de l'assimilation. Les Acadiens, les Cajuns sont pour nous une leçon."

Mais pour Michel Brault, se pencher sur le sort des minorités francophones en Amérique est aussi un devoir. Car, même au risque de se faire accuser de paternalisme, il est important d'aider les autres à dire la richesse et l'importance de ce qu'il leur reste. Michel Brault et André Gladu ont su le faire avec discrétion, humilité et une grande chaleur humaine. C'est tout dire.

Je veux enfin souligner l'audace de Radio-Canada. Car c'est là un exemple qu'il faudra suivre. On a permis en effet à ces films de sortir commercialement avant même qu'ils ne soient montés au petit écran. Ce qui est en soi une petite révolution, fort utile et qui ne pourra que profiter à la diffusion de la série.

Le son des Français d'Amérique

Un film de Michel Brault et André Gladu. **Images:** Michel Brault. **Assistant à la caméra:** Andy Schmura. **Assistant:** Jacques Méthé, Suzanne Gaborit. **Son:** Claude Beaugrand. **Montage:** André Corriveau, Yves Dion. **Recherche:** André Gladu. **Production:** Michel Brault, André Gladu. **Caractéristiques:** 16mm, couleur. **Durée:** 28 minutes chaque épisode.

Pour la suite des veillées des Français d'Amérique, pour leur survivance et leur féroce désir de ne pas disparaître "de la map", il faut saluer bien fort cette série de films réalisée conjointement par André Gladu et Michel Brault.

Même si Gladu et Brault, dans les entrevues qu'ils ont accordées, se défendent bien d'avoir fait des films sur la musique traditionnelle des Français d'Amérique, les fans de ce courant musical, ceux qui viennent d'écouter le dernier long-jeu de Louis Pitou Boudreault, de Zacharie Richard et de Nathan Abshire, seront sûrement en mesure de participer davantage à ces films marqués par le son de nos Français d'Amérique. Pour ces initiés de la musique traditionnelle, Gladu a pris soin de présenter, en inter-titres, chaque pièce interprétée par les musiciens, les chanteurs et les danseurs.

De plus, cette série de films devient la suite logique et chronologique des autres films consacrés et voués à la renaissance et à la reconnaissance de la musique traditionnelle des Français d'Amérique. **Le reel du pendu** (1972, ONF) d'André Gladu, **Jean Carignan, violoneux** (1975, ONF) de Bernard Gosselin et **La veillée des veillées** (1976, ONF) de Bernard Gosselin avec la participation amicale d'André Gladu, maître de cérémonies et animateur du festival de musique traditionnelle. La boucle de ce courant musical n'est pas bouclée, loin de là, mais on s'avance d'un pas dans la reconnaissance de cette tradition musicale populaire.

Quand on visionne cette série de films tournés en Louisiane, en Acadie et au Québec, on ne peut s'empêcher non plus de les comparer à d'autres films québécois sur la survivance francophone tournés depuis quelques années comme **l'Acadie, l'Acadie** (1970) de Michel Brault et Pierre Perrault et **L'éloge du chiac** (1971) de Michel Brault. Les propos se recourent. Les témoins de la série du **Son des français d'Amérique** se racontent dans un français savoureux, chaleureux qui attire d'abord notre

attention. Sur le plan linguistique, les films de Gladu et Brault restent précieux. Les Acadiens, par-dessus les Québécois, utilisent les mêmes expressions que les Louisianais. C'est le langage des survivants, de ceux qui s'entêtent à parler français en Amérique.

Au-delà de la musique traditionnelle, c'est évidemment la survivance de ces cousins d'Amérique que revendique cette série de films. C'est la survivance de cette culture populaire étouffée par le melting pot américain. Et c'est un cri d'alarme que lancent Gladu et Brault.

En tant que Français d'Amérique "privilegiés", nous autres, Québécois, pouvons peut-être faire quelque chose pour que survivent ces Français d'Amérique qui jouent le même violon que nous, qui chantent les mêmes complaintes avec un accent différent, et qui ironisent (un peu comme nous) sur leur génocide culturel. Ce qui leur est arrivé, en Acadie, en Louisiane, pourrait encore nous arriver, même après ce qui s'est passé le 15 novembre dernier.

Le cinéma québécois authentique n'a peut-être pas de mission plus urgente. Filmer les propos, les paysages (voir les images de Brault prises en Acadie et en Louisiane et... renaître à la francophonie d'Amérique), les visages, les sons musicaux des Québécois qui vivent un peu partout ailleurs qu'au Québec et qui s'expriment de mieux en mieux en musique (le groupe Cano, Lougarou du nouvel Ontario, et tous les autres d'Acadie, de la Louisiane, du Canada) traditionnelle. Nous faire partager, à nous d'ici, la joie de survivre malgré tout de ces Français d'Amérique cent fois plus mal pris que nous. Nous donner les raisons et le goût de s'en sortir au plus tôt et de les en sortir avec nous.

Le cinéma québécois peut-il être autre chose que du cinéma de survivance, du cinéma d'identité nationale et collective? Cette série de films de Brault et Gladu rejoint les films de survivance ethnique sur les Montagnais de Lamothe et sur les Québécois d'Abitibi de Perrault.

Tout comme le chauffeur de taxi Ti-Jean Carignan, la plupart de ces musiciens traditionnels d'Amérique sont des travailleurs, des gens du peuple. Ils ne vivent pas de leur musique. Dans une certaine mesure, elle leur permet d'oublier les trop longues journées de travail ou de chômage. La nouvelle génération de musiciens en vivra d'autres peut-être, comme Zacharie Richard et Johnny Comeau.

Dans un texte fondamental sur la musique traditionnelle des Français d'Amérique (**Culture Vivante**, no 25,

juillet 1972), André Gladu parlait alors du "son des travailleurs". C'est la musique de ceux qui ne savent pas toujours écrire, la musique des domestiques souvent (pouvoir parler de ses patrons comme madame Catalon...) la musique des menuisiers (comme Louis Pitou Boudreault de Chicoutimi et de son père qui a construit le village de Val-Jalbert en jouant du violon); la musique des bûcherons (comme Dennis Comeau, trop gêné pour jouer du violon devant ses parents); des artisans (comme madame Marie D. Deveau); des cultivateurs (comme Arthur Rouleau de l'île d'Orléans), des pêcheurs, cousins de grand Louis de l'île-aux-Coudres (comme Lubi L. Chaisson et son frère dans leur cabane); des professeurs autodidactes comme Revon Reed (lire "Lâche pas la patate, portrait des Acadiens de la Louisiane" de Revon Reed et André Gladu; et revoir d'un autre oeil tous les films tournés en Louisiane); et des nègres (blancs et noirs d'Amérique).

Une musique et des films nécessairement issus du peuple. Des films populaires qui leur laissent la parole et la musique. Des films qui contribuent à réhabiliter le génie et l'imagination des travailleurs français d'Amérique. Des films populaires dans le seul bon sens du mot.

Saluons donc André Gladu. Il est en effet toujours stimulant pour des cinéastes de voir un animateur culturel leur montrer où filmer, quoi filmer et pourquoi le filmer. Et si tous les cinéastes québécois importants n'étaient pas des cinéastes, ou plutôt n'étaient cinéastes que par nécessité?...

Pierre Demers

Histoire de pêche ✓

Un film de Jean Chabot, assisté de Michel Gauthier. **Images:** Pierre Mignot, assisté de René Daigle, François Roux. **Son:** Claude Beaugrand, André Dussault. **Montage:** France Pilon. **Musique:** Maurice Blackburn. **Mixage:** Michel Descombes. **Effet spécial:** Gilles Aird. **Electriciens:** Gérard Proulx, Roger Martin. **Administration:** Danielle Barnett, Anahid Bozian. **Chef de studio:** Robert Forget, **Production:** Marc Beaudet. **Maison de production:** Office national du film. **Caractéristiques:** 16mm, couleur, 48 minutes 35 secondes.

Histoire de pêche de Jean Chabot n'est pas un grand documentaire, captivant d'un bout à l'autre. Il est même monté à la manière d'un documentaire traditionnel de l'ONF, avec des inter-

views de spécialistes de la pollution de l'eau au Québec entre deux beaux plans de belles rivières québécoises. Il reste que ce film "alimentaire" de Jean Chabot demeure attachant. Parce que là, comme dans ses films de fiction, Chabot opte aussi pour les témoignages de gens ordinaires, de Québécois anonymes, pour la plupart travailleurs et pêcheurs sportifs "victimes du système", comme on dit.

Chabot, comme d'autres cinéastes, comme d'autres Québécois, aime la pêche. Or, ici au Québec, les rivières, les fleuves, les lacs qui bordent les villes sont tellement pollués qu'il devient de plus en plus difficile de satisfaire ce plaisir.

Comme le signalent les biologistes, les spécialistes de l'environnement que Chabot interviewe, la pollution de nos cours d'eau est catastrophique et pratiquement irréversible.

Pour des raisons que tous connaissent, le gouvernement hésite à légiférer dans ce domaine car les gros pollueurs que sont les compagnies de pulpe et de papier, les industries chimiques, voient mal la nécessité d'investir leurs profits dans la lutte à la pollution des eaux.

Les Québécois qui veulent profiter des cours d'eau qui les entourent sont donc condamnés à naviguer et à pêcher dans des fleuves et des rivières transformés en autant d'égoûts. Les lacs privés de pêche, on n'en parle pas. Comme disent les chroniqueurs de chasse et de pêche dans le film, ce sont les "big boss" des usines qui polluent qui profitent des cours d'eau privés et "clubés" du Québec. Et puis qui peut donc se payer le voyage en avion pour se rendre sur les lacs et les rivières poissonneuses du nord du Québec? Alors, pour passer le temps, on pêche sur le quai du village, dans les déchets des usines et des navires de toutes les nationalités.

Dans une séquence assez merveilleuse, un pêcheur lucide explique l'incohérence des politiques gouvernementales en matière de protection des eaux du Québec. Après le 15 novembre, **Histoire de pêche** prend donc une dimension nouvelle. Le biologiste qui dénonce la politique de la protection de l'environnement du gouvernement libéral, Tony Lesauteur, vient en effet d'être engagé comme directeur d'un nouveau service de l'environnement du gouvernement péquiste. De plus, quand on voit l'ex-ministre du tourisme, de la classe et de la pêche, M. Simard, déclarer, lors d'une inauguration-éclair d'un centre de pisciculture, qu'il "croit beaucoup en l'avenir du Québec", on ne peut que sourire...

Pierre Demers

QUI POURRAIT BIEN NOUS JOUER CA???

Enfin disponible au Québec! Un service de "casting" vraiment PROFESSIONNEL!

- Comédiens reconnus et nouvelles têtes
- Pré-sélection compétente et minutieuse
- Système VTR ¼" dans nos bureaux du centre-ville

PRODUCTEURS
Épargnez du temps:
Confiez vos auditions à

DUO
CASTING

690 ouest, rue La gauchetière
Montréal, Québec, Canada H2B 2M5
(514) 861-2727



CAM CANADA
LTÉE

Le catalogue sonore le plus prestigieux dans le monde de la sonorisation . . . publicité, court-métrage, long-métrage.

Visionnement de vos films sur Moviola - 16mm/35mm - salle de montage

"Production
de musique
de film"

Adresse: 154 est, rue St-Paul
Montréal
Téléphone: 861-9917 861-9918

LE DEVOIR

Le Devoir
Culture, jeudi 2 novembre 2017, p. B8

Chronique

Chronique - "Le son des Français d'Amérique" à l'UNESCO

Odile Tremblay

Des fragments de ces films-là, vus, admirés, en partie oubliés, me revenaient en tête lors de pérégrinations à travers le Québec, l'Acadie, la Louisiane des Cajuns, en éclaireurs de chemins. C'est bien pour dire...

Il resplendissait, le cinéaste André Gladu, cette semaine. Michel Brault, d'outre-tombe, doit bien se réjouir de concert. N'empêche ! " Comme c'est triste qu'il n'y soit plus... "

Grande consécration mardi dernier pour une série du tandem. Le son des Français d'Amérique a été inscrit au registre international Mémoire du monde de l'UNESCO. " Une première pour des documentaires québécois, s'épate Gladu. Ça permettra de les faire circuler. "

Voici de retour à la lumière 27 documentaires d'une demi-heure réalisés entre 1974 et 1980. Turlute, violons, accordéons, voix, tapements de pieds ou instruments divers, en miroir de résilience des francophones du Nouveau Monde, animant toute la boîte à bois. L'âme de musiciens populaires flotte entre leurs commentaires, leurs chants, leurs accords.

Le duo a coréalisé et coproduit chez Nanouk Films ces films-là, diffusés sur les ondes de Radio-Canada. Brault, oeil maître, se sera vite consacré à la caméra et à la mise en forme, captant la vérité du cinéma direct ; André Gladu à la recherche et à la gestion humaine.

Ces dernières années, Jean Gagnon, ancien directeur des collections à la Cinémathèque québécoise, pilota le dossier d'inscription, initié sous la direction de Yolande Racine, monté avec Gladu auprès de la Commission canadienne pour l'UNESCO. C'est l'institution du boulevard de Maisonneuve qui préserve cette série en archives. La Cinémathèque travaillera à sa remise en ligne, avec cachet de l'UNESCO posé sur elle aussi.

André Gladu me nomme les principaux techniciens derrière l'aventure : Claude Beaugrand au son, André Corriveau au montage, l'assistant-cameraman Andy Chmura. Ces projets au long cours relèvent d'un esprit d'équipe salué bien bas.

Chants de résistance sur trois pas de danse

Tout est lié dans une trajectoire. Après avoir réalisé à l'ONF Le reel du pendu en 1971, sur les traces des musiciens de la diaspora francophone d'Amérique du Nord, André Gladu eut l'idée de cette série. Brault venait de réaliser Les ordres. Le coréalisateur de Pour la suite du monde partageait sa sensibilité aux racines à célébrer, un même engagement politique aussi. Il a plongé. `.embed-container { position: relative; padding-bottom: 56.25%; height: 0; overflow: hidden; max-width: 100%; height: auto; } .embed-container iframe, .embed-container object, .embed-container embed { position: absolute; top: 0; left: 0; width: 100%; height: 100%; }`

" À l'époque, personne ne parlait des Cajuns au Québec, précise Gladu. Ce fut une révélation ! " Ces voyages au royaume des sons et du français ont pour héros des musiciens autodidactes, virtuoses souvent. Les cinéastes étaient bien conscients d'attraper ça et là les derniers représentants d'un passé de transmission, un fil au point de couper.

Retour en ces années 1970 sur la ligne de partage des eaux entre la littérature orale et la vague d'uniformisation télévisuelle.

Les cinéastes ont sillonné le Québec, l'Acadie de Tracadie à Chéticamp, la Louisiane chez les Cajuns comme chez les Créoles descendants d'esclaves au son du zydeco, la Nouvelle-Angleterre parmi les francophones du " Petit Canada " issus de la vague des ouvriers des filatures, les Métis manitobains, bien d'autres. Ces musiques venues de France s'étaient enrichies par croisements avec des voisins de palier : Écossais, Afro-Américains, Irlandais, accordés parfois aux vieux quadrilles de France perpétués par Mme Georgiana Audet sur l'île d'Orléans, sous anathèmes du clergé. -- Danser, quelle indécence !

Gladu s'avoue encore impressionné par l'étendue du répertoire et la maîtrise du jeu de Louis " Pitou " Boudreault, le violoneux de Chicoutimi, par son sens communautaire aussi. Se tenir au coeur de la veillée des giques est affaire de vocation autant que de talent. " Car le jeu des Québécois épouse le rythme de la danse. "

Dans Réveille !, tourné en Louisiane, Zachary Richard, jeune et fringant, clame sa révolte contre le rouleau compresseur du melting pot américain. Sa chanson se fait acte de résistance. Encore de nos jours, la musique (et la bouffe) porte à bout de bras l'identité et la langue des Acadiens errants transplantés jadis au milieu des bayous.

Coup de pousse, coup de fouet

Ce répertoire-là dormait et la reconnaissance par l'UNESCO -- un hommage par la bande à des communautés francophones isolées, laissées longtemps pour compte -- changera toute la donne.

La Cinémathèque reçoit une aide du Québec pour numériser en partie ces documents. Éléphant, sous l'aile de Québecor, est prêt à restaurer les films. L'ONF dit vouloir participer au projet, côté numérisation et distribution, avec des détails à valider. En ligne tôt ou tard, cette mémoire chantante.

De son côté, André Gladu, de concert avec Nanouk Films, imagine déjà un coffret sur livret de ses commentaires. " On est déjà en discussion avec Frémaux et associés en France, une société de sauvegarde du patrimoine sonore. "

Les DVD refont dans son esprit le trajet inversé de leurs captations, direction Louisiane, Acadie, territoire des Métis manitobains. " Allez donc prendre le génie du peuple sans lui retourner ", lance-t-il comme une évidence en plein vent.

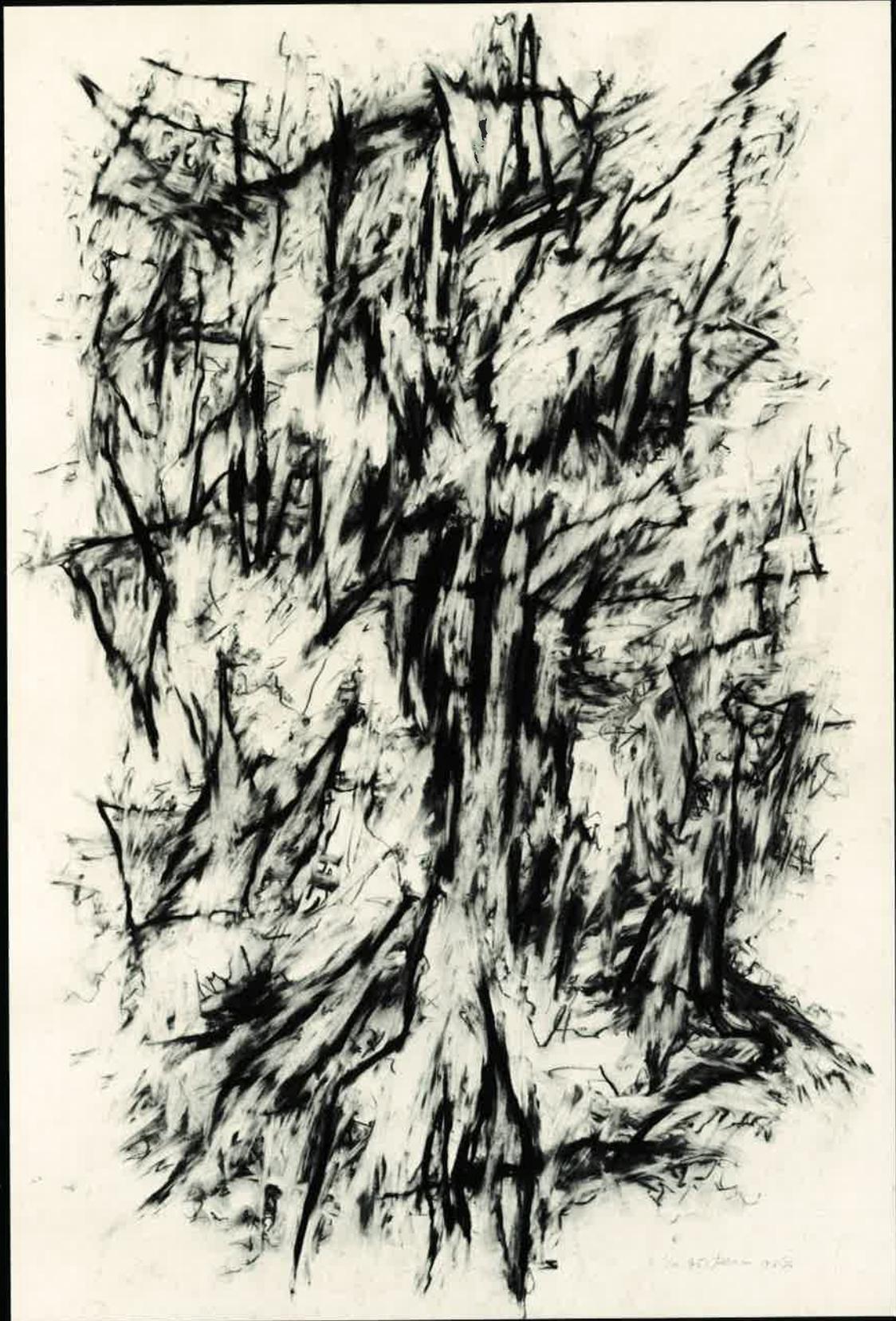
© 2017 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC

Certificat émis le 9 février 2018 à David Fortin à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20171102-LE-2017-11-02_511851

vie des arts



le son des français d'amérique de Michel Brault et André Gladu

Gilles Marsolais

Cet article vise simplement à attirer l'attention sur une série exemplaire qui, une fois terminée, sera constituée de vingt-six films d'une demi-heure chacun, consacrée à la musique traditionnelle des Francophones d'Amérique et produite par la télévision de Radio-Canada. C'est de l'association de Michel Brault, chargé plus spécialement de la mise en image, et d'André Gladu, chercheur, qu'a finalement pris corps cette série qui, en renversant notamment l'image humiliante qui fut toujours accolée à ce type de musique, à son histoire et à ses suites, vise à lutter contre l'oubli et à mettre en valeur le génie des Francophones nord-américains. Environ la moitié des films prévus sont terminés à ce jour, lesquels sont regroupés en trois blocs (cf. tableau ci-joint): *Le Son des Cajuns* (i.e. des Acadiens de la Louisiane); *Le Son des Acadiens* (i.e. du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse); *Le Son du Québec* (i.e. de diverses régions, comme Chicoutimi, l'Île d'Orléans, etc.). Plusieurs autres films (sur le Missouri, Portneuf, la Beauce, etc.) viendront compléter ces blocs.



En s'attaquant à ce projet d'une série de films consacrés à la musique des Francophones d'Amérique du Nord, André Gladu et Michel Brault ne se doutaient pas de l'ampleur ni de l'orientation qu'il allait prendre. Ce qui aurait pu n'être qu'un travail d'archiviste-folkloriste sur les traces d'un passé peu glorieux est en train de devenir, au fil de sa réalisation, un vibrant témoignage sur une façon de vivre, sur une manière d'être et de se définir au sein d'une civilisation de plus en plus banalisée, vidée de toute originalité. Cette série comprendra au total vingt-six films d'une demi-heure chacun. Au moment où ces lignes sont écrites (en mai 1977), une douzaine de ces films sont terminés, dont huit ou neuf ont été présentés au public à l'occasion de projections spéciales. Tout en nous séduisant par leur beauté formelle, ceux-ci transmettent un message important.

Au point où en est déjà sa formation, cette série témoigne d'une heureuse collaboration entre, d'une part, un cinéaste (Michel Brault) ignorant au départ pratiquement tout du sujet qu'il allait aborder, et, d'autre part, un spécialiste (André Gladu) de ce type de musique qui n'avait par contre qu'une expérience assez limitée du cinéma et de ses possibilités¹. Le premier offrait l'avantage d'un métier sûr et d'un talent de cinéaste reconnu internationalement; l'autre, une profonde connaissance du sujet et des lieux où se manifeste encore cette survivance musicale. Au départ, il fut convenu que les responsabilités de chacun seraient clairement définies: André Gladu se chargeant de l'organisation générale des tournages (repérage des musiciens, des sujets, des lieux), tandis que Michel Brault assumerait pleinement la mise en images des événements. Les films réalisés dans le cadre de séries pour la télévision ne bénéficient généralement que de budgets réduits, obligeant à pratiquer certaines acrobaties et même à sacrifier parfois sur la qualité. Cela ne semble pas avoir causé ici de préjudices notables, dans la mesure où Michel Brault s'est trouvé stimulé, par ces contraintes mêmes, à improviser — selon les méthodes du cinéma direct qui lui sont familières. A plusieurs occasions, Michel Brault ne fut appelé sur les lieux du tournage qu'au dernier moment: il se trouvait ainsi à découvrir les gens au moment même où il les filmait, et cela se sent souvent dans le fait que ses images vivent de cette spontanéité, de cette découverte progressive, au rythme même du vécu. A en juger par les films réalisés à ce jour, ce type de collaboration rigoureuse, fondée en partie sur l'improvisation (Michel Brault) et en partie sur une connaissance préalable du sujet (André Gladu), semble avoir été fructueuse.

Au départ, l'idée fondamentale qui allait guider leur travail était d'éviter à tout prix le regard *spécialisé* qui consiste à braquer la caméra sur un être coupé de son milieu (en studio) et à lui poser des questions *savantes* sur son métier, sur son art, ... D'entrée de jeu, Brault et Gladu ont décidé de situer cette *enquête* au niveau même des gens concernés, c'est-à-dire au niveau du vécu, de leur vécu quotidien, en les filmant dans leur environnement naturel et sans chercher à créer des situations spéciales. André Gladu, dans un texte précis, s'est clairement exprimé à ce sujet, quant à l'attitude qui était la leur au moment du tournage: «D'abord, nous avons toujours pensé qu'il était extrêmement important de créer des liens avec les gens avant de les filmer, de bien leur expliquer ce que nous faisons, d'essayer de ne jamais

sacrifier notre relation avec eux pour des raisons techniques, de budget ou de temps, c'est-à-dire des raisons de cinéastes. Autre principe que nous avions à l'esprit: le monde est plus important que le cinéma. Jamais nous n'avons fait de film à tout prix! Bien connaître quelqu'un permet de bien le filmer. Nous avons cru aussi qu'il était plus important de laisser s'exprimer les gens sur leur façon de faire de la musique, sur leurs raisons de faire de la musique. Qu'ils expliquent eux-mêmes comment ils ont reçu et transmis cette musique plutôt que de se perdre en hypothèses avec des spécialistes sur les origines de telle chanson ou de telle danse. Lorsque nous avons fait appel à des gens compétents dans le domaine, nous avons bien pris soin de choisir des personnes intégrées à leur milieu et qui avaient vécu ce qu'elles racontaient plutôt que de l'avoir uniquement étudié. Nous voulions, en faisant ces films, privilégier le vécu!»²

Bien sûr, un certain nombre de problèmes se sont posés qu'il fallut résoudre, notamment sur le plan sonore. Par exemple, vu les conditions relativement précaires d'enregistrement, il fallut à certains moments se décider à choisir, lorsque se présentait une combinaison de ces deux modes d'expression, soit la *parole*, lors des interviews et des discussions entre les intervenants (à l'aide d'un micro-canon), soit la *musique* (à l'aide d'un micro omni-directionnel/cardioïde). Dans la plupart des cas, on préféra l'enregistrement de la musique, quitte à ce que les paroles soient transmises de façon plus assourdie³.

Par ailleurs, sur le plan visuel, on ne peut qu'être séduit par la grâce avec laquelle ont été improvisées l'ouverture et la clôture de certaines séquences et de certains films, au moyen de divers procédés techniques: zoom et travelling (pédestre) combinés, changements d'intensité lumineuse, passages de l'extérieur à l'intérieur, ou vice-versa, etc., situant l'événement dans l'espace et les personnages dans leur cadre environnant. Selon les circonstances, certains de ces procédés étaient utilisés afin de jouer un rôle précis d'ouverture ou de fermeture, alors que d'autres n'ont véritablement trouvé leur raison d'être qu'au stade et que par les vertus du montage. Par exemple, le plan général qui vient clore le film *La Révolution du dansage*, consacré à l'île d'Orléans, après un lent mouvement de recul comparable à un départ discret sur la pointe des pieds montrant Madame Audet, en longue robe noire, en train de jouer du violon pendant que d'autres s'affairent, au premier plan, à remplir la table de victuailles, a été conçu dans une optique de clôture; tandis que c'est plutôt au stade du montage que le monteur André Corriveau a jugé bon d'utiliser, à la fin de *Réveille*, certains éléments qui avaient précédemment été filmés sans but précis (zoom arrière couplé à un panoramique b/h sur les arbres, alors que s'effectue un passage de l'obscurité à la clarté dans la frondaison, illustrant l'idée de réveil). Pour filmer cette série, Michel Brault utilisait d'abord une caméra *Éclair 16 mm*, puis il opta pour une *ACL*, plus légère et disposant d'une cellule incorporée avec lumières de signal permettant de surveiller la qualité de l'exposition.

A l'origine donc, ce projet visait simplement à mettre en valeur l'importance de l'influence française en Amérique du Nord et, plus spécialement, de la tradition musicale d'origine française. Partout, il s'agissait de sauver de l'oubli une partie de notre patrimoine incarné dans la tradition orale. Mais, assez rapidement, il apparut que ce projet réalisait concurrentement un



1. *Le Son des Français d'Amérique*.

Photo tirée de *La Révolution du dansage* (Île d'Orléans). Madame Audet.

2. Photo tirée de *Fred's Lounge* (Louisiane).

Au violon, C.D. Courville; à l'accordéon, Nathan Abshire; de dos, Revon Reed.

3. Photo tirée de *Réveille* (Louisiane).

Maison cajun à Carencro où s'exerce le groupe Côteau. (Toutes les photos sont d'André Gladu)

autre objectif tout aussi important, sinon plus: par-delà le langage musical, témoigner de la volonté farouche de certaines communautés de conserver leur identité et d'agir en fonction de leurs origines. Ce qui, de prime abord, risquait de n'être que des éléments de survivance folklorique devenait soudain des témoignages particulièrement révélateurs de la psychologie populaire. Du folklore, on passa vite à la leçon d'histoire. «En fait, cette série nous a surtout permis de faire une sorte de bilan de la vie française en Amérique. Il se trouve que la musique populaire (issue du peuple), révèle mieux la psychologie générale d'un peuple que la musique savante. Parce qu'elle est moins spécialisée et n'est pas uniquement la création d'un individu ou d'un artiste, mais plutôt l'expression d'une culture, d'un groupe ethnique, elle est davantage liée au quotidien, au travail des gens, à leur histoire. Son évolution suivra celle des gens. Nous avons gardé ce principe à l'esprit lorsque nous avons tourné ces films. Les gens font de la musique comme ils vivent. L'exemple de la Louisiane est le plus frappant, la musique étant le seul et dernier moyen d'expression que les Cajuns possèdent. Revon Reed disait: «Le Cajun, si tu lui ôtes la musique, tu lui coupes le cou!»

En effet, comment ignorer la dignité dont cette musique est porteuse, lorsqu'on apprend que les gens de la Nouvelle-Écosse y dansaient «pour oublier leur faim»; qu'au Québec, elle était victime des interdits religieux et que, pareillement, les femmes y dansaient pour oublier leurs trop nombreuses grossesses; qu'en Louisiane, elle prenait une dimension nettement politique auprès des Cajuns qui refusaient l'assimilation américaine. On n'est pas prêt d'oublier certain témoignages tragiques de cette série, tel celui de cet ancien bûcheron de la Nouvelle-Écosse, aux doigts massacrés, qui, désespéré de ne pouvoir suivre le rythme, abandonne son violon et se met à giguer; ou celui du fils Johnny qui se trouve à réaliser admirablement le rêve de son père Dennis, lequel n'a pu faire sa vie comme violoneux parce qu'il a dû travailler dur, et très tôt, pour survivre; ou encore, l'assurance presque arrogante de Madame Audet, à l'Île d'Orléans, qui a décidé de travailler à «laisser des traces» de cette tradition musicale riche et raffinée (issue du quadrille français) dont le Château de Bel-Air est devenu le haut-lieu (douce revanche sur une époque pas si lointaine où le Curé dénonçait en chaire les parents qui avaient osé faire danser leurs enfants sur cette musique maudite!); ou la noblesse rare de Marie-Inez Catalon qui n'arrive pas à masquer tout à fait la mémoire nostalgique des Noirs et des Mulâtres du sud-ouest de la Louisiane, descendants directs des esclaves originaires des Antilles françaises (rappelez-vous seulement le regard d'une détresse insoutenable de ce Noir au soleil couchant); ou le témoignage des gens de Chiticamp, au nord-ouest du Cap-Breton, autres victimes de la Déportation et de ses suites, qui sont conscients que leur survie même semble définitivement condamnée du fait de leur isolement total; comment arriver à oublier enfin le témoignage de feu et de colère de Zacharie Richard, qui nous arrive du fond de sa Louisiane, conscient de porter témoignage sur un peuple, son peuple, qui n'est plus qu'un débris de l'histoire et sur une culture folklorisée. En fait, superbe dans sa densité tragique, Zacharie Richard fait ici figure d'exception: sa musique est vivante et elle témoigne d'une façon de vivre profondément enracinée dans l'histoire de son peuple agonisant...

En bref, *Le Son des Français d'Amérique* dépasse

le simple propos musical pour atteindre les zones interdites de peuples qu'on voudrait sans histoire et curieusement unis aujourd'hui par des facteurs économiques et sociaux semblables. Morts en sursis, les uns se savent irrémédiablement condamnés, alors que les autres s'agrippent à un dernier espoir. Plus qu'un regard nostalgique sur le bon vieux temps, cette série constitue un excellent témoignage sur une manière d'être et de penser actuelle. Le retour à cette musique traditionnelle qu'on peut observer en ce moment chez les jeunes peut, chez certains, ne correspondre qu'à une mode passagère; mais l'élément positif de ce retour aux sources, lorsqu'il est authentique, se trouve, non dans la fixation malade sur des formes et des contenus devenus désuets, mais dans le désir, déjà perceptible, de *réinventer à partir de l'acquis*...

1. Avant d'aborder cette série ambitieuse, André Gladu avait déjà réalisé pour l'Office National du Film, en 1971, un court métrage intitulé *Le Reel du pendu*. Depuis, il s'était toujours intéressé à ce type de musique, en mettant sur pied, notamment en 1973, le *Festival de musique traditionnelle*, à Montréal.
2. Extrait d'un texte d'André Gladu figurant au dossier de presse.
3. Le preneur de son pour cette série est Claude Beaugrand.

T A B L E A U

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

A. Le Son des Cajuns

- 1re partie: Fred's Lounge (Mamou, Louisiane, U.S.A.)
- 2me partie: Ma chère Terre (Mamou, Louisiane, U.S.A.)
- 3me partie: Les Créoles (Kaplan, Louisiane, U.S.A.)
- 4me partie: Réveille (Scott, Louisiane, U.S.A.)

B. Le Son des Acadiens

- 1re partie: L'En premier (Tracadie, Nouveau-Brunswick)
- 2me partie: Il'allont-y disparaître? (Chéticamp, Nouvelle-Écosse)
- 3me partie: Faut pas l'dire! (Néguaq, Nouveau-Brunswick)
- 4me partie: Johnny à Dennis à Alfred (Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse)

C. Le Son du Québec

- 1re partie: Envoyez d'avant nos gens (Saint-Jérôme, Québec)
- 2me partie: Ruine-babines (Saint-Damase, Québec)
- 3me partie: Pitou Boudreault, violoneux (Grande-Baie, Québec)
- 4me partie: La Révolution du dansage (Île d'Orléans, Québec)

N.B. D'autres films sont en train d'être terminés sur divers sujets, tels que *C'est pu comme ça anymore* (sur le Missouri), sur les quêteux (Portneuf), la Beauce, Philippe Bruneau, etc.

Midi Libre

Midi Libre
LOZERE
vendredi 14 avril 2017

"Le son des Français d'Amérique" à Florac

André Gladu, cinéaste, explore l'identité des peuples exclus, à travers leurs musiques. M.-P.V. Cinéma. Dans le cadre du festival 48 images seconde. *La musique, ne se résume pas aux seules notes. Elle est aussi le fruit d'une expérience collective. Les noirs francophones de Louisiane, écartés du pouvoir politique, n'ont jamais pu dire qui ils sont. Avec la musique cajun, ils ont pu s'exprimer, faire vivre leur culture, résister à la domination des Blancs* », explique André Gladu, réalisateur de documentaires et Québécois, invité du festival 48 images seconde. Son oeuvre sonne comme un trait d'union entre les thématiques de cette 8e édition qui s'affirme comme un "Rendez-vous avec le cinéma québécois et la francophonie". Depuis quarante ans, André Glaju s'intéresse à la culture des francophones d'Amérique, Québécois, Acadiens, métis et créoles, qui existe en partie à travers leur musique. Il s'est également penché sur les peuples autochtones car, « *on ne peut pas comprendre l'histoire des uns sans celle des autres* ». Et le festival propose une rétrospective de son oeuvre qu'André Gladu estime « *ni politique, ni ethnographique. J'ai simplement un regard de cinéaste et de citoyen. L'identité, c'est une question d'instinct. Le terrain a été mon université.* » André Gladu, 20 ans au début des années 1970, est marqué par la Révolution tranquille, mouvement de contre-culture où les Canadiens français s'affirment comme Québécois. « *À l'époque, je m'intéressais à la musique des Noirs, le blues, etc. Leur découverte, leur sens, dont le rap intelligent est aujourd'hui l'héritier, m'a poussé à m'interroger sur nos musiques traditionnelles. À l'image des Noirs de Louisiane, les minorités francophones d'Amérique du Nord, ont longtemps été étouffées par la culture anglaise.* » André Gladu refuse les arrangements avec l'histoire du plus fort. Il dépeint « *une Amérique réelle, celle de Kerouac, de Bob Dylan, des oubliés francophones. J'ai la langue en commun avec eux.* » De son premier film *Le réel du pendu* (1971), tourné en Louisiane, en Acadie et au Québec, à *La rencontre des eaux* (2016), consacré à la Matawinie et aux peuples autochtones, il estime avoir perdu sa « *naïveté* ». Il parle désormais de ces peuples en connaisseur, en ami surtout. Et les 27 documentaires tournés de 1974 à 1980 avec Michel Brault, « *un des "grands" du cinéma du réel* », regroupés sous le titre *Le son des Français d'Amérique*, (certains sont projetés à Florac), font l'objet d'une demande de classement à l'Unesco au titre du Registre international des mémoires du monde. MARIE-PASCAL VINCENT mpvincent@midilibre.com Festival 48 images seconde à Florac, jusqu'au 17 avril. Programme sur 48imagesseconde.fr

© 2017 Midi Libre. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 9 février 2018 à David Fortin à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20170414-ML-34946220

L'Acadie et la Louisiane: un avertissement

PAR LUC PERRAULT

C'EST l'Amérique des culs-terreux, des nègres blancs, des écrazés. Ils sont chauffeur de taxi, charpentier, pêcheur ou rouvrenne. Ils habitent maisons, fermes, chalets, parfois de vieilles maisons avec des meubles en pin. On les voit jouer de l'accordéon, du violon ou de la guitare électrique. De l'Acadie à la Louisiane en passant par le Québec, ce sont les Français d'Amérique, un peuple qu'on dit sans histoire mais qui se souvient.

Parfois filmer le son des Français d'Amérique, Michel Braut et André Gladi reviennent avec quinze demi-heures chargées d'une densité peu commune. A partir de thèmes de la musique traditionnelle, ils ont fait le tour de notre jargon, détourné l'instrument collectif, ramené le jeu dans le poêle, rouvert d'anciennes blessures qu'on n'aurait pas osé regarder.

«*La Vie d'Orléans*, avec Mme Audet, un revêt tout à coup son enfance. Les traditionnelles diners de famille s'évaporent, la grande maison s'écroule. On apprend à distinguer le jargon du quadrille, la Saratoga de la Cajalena. Ces danses oubliées par le monde ont été retrouvées par les chercheurs de leur place dans la cuisine. C'est la révolution du "diner". Parce qu'elle reprend le son d'une tradition disparue avec elle, Mme Audet a légué à ses contemporains les plus beaux des héritages: un morceau de la tradition orale tout comme Ploum Brodeur, le vieillesse de Chatham.

«*Château*, un morceau du camp Breton, le ton s'élève d'un cran. On n'y parle plus de sarrasin, on se prépare à dîner. Mais tout le monde est gai. On chante aujourd'hui comme on chantait hier, au temps de la dispersion: pour oublier la misère et la tristesse.

«*Épaves* à travers tous les coins d'Amérique, certains Acadéliens ont réussi à garder la Louisiane, leurs descendants, les Cajuns, se sont vu intrédire le

français à Pétersbourg en 1803. Mais à Mamou, à Sest et ailleurs, on parle encore la langue et certains exceptions, les Zacharie Richard, Marie Inez Catalano ou Breven Bessé, ont réussi à conserver leur héritage.

Divisée en deux séries, cette série de huit demi-heures sur la musique traditionnelle des francophones d'Amérique sera présentée cette semaine à l'Outremont. A compter du 10 mars, la série va complètement débiter à la télévision de Radio-Canada et des journaux sont actuellement en cours en vue d'y ajouter une seconde série de 12 émissions.

L'adieu colonial

«*L'issue* de cette série m'est venue au pied après l'expérience du premier film que j'avais fait à l'ONF. Le Reed du pendu, déclarait cette semaine André Gladi. Le fait de faire ce film m'a fait découvrir la richesse de tout ce domaine-là que j'ai absolument pas exploité, qui est méprisé, laissé de côté. Dès la fin de 1972-73, j'ai commencé à travailler sur un projet d'une douzaine d'émissions pour la télévision sur toutes les communautés francophones en Amérique. Radio-Canada a manifesté de l'intérêt. Il me restait à me trouver une équipe. C'est ainsi que j'ai été amené à faire la connaissance de Michel Braut.

Dessiné par le graphiste de formation, André Gladi fut de l'équipe du quartier Latin, dernière femme, avec son frère Jean. Il a enseigné la communication graphique à l'Université de Québec. Vous il s'est occupé de sélections communautaires avant de se lancer dans l'organisation de festivals de musique traditionnelle.

«*Avant de me lancer là-dedans, j'étais comme l'immortel qui ici, j'étais exilé. Je connaissais mieux la musique américaine que la nôtre. Pendant longtemps, j'étais québécois à singe la France. C'est le régime bourgeois, on s'est mis à singer les Américains, le*

modèle du térorisme avec un "attaché case".

«*Michel Braut, c'est l'animateur de la série, intervient alors pour faire remarquer que certains pionniers comme Marius Barbeau avaient commencé à redonner ses lettres de noblesse à la musique traditionnelle.*

«*Nous, poursuit Gladi, on a subi les écrits de Robert-Lionel Séguin ou les articles de Marcel Rioux. Notre vision personnelle nous vient du milieu.*

Redepte du bon vieux temps

«*Prends un gars comme Zacharie Richard, un chérubien Braut, c'est pas du folklore, c'est la musique vivante, c'est le prolongement du folklore. Le but ce n'est pas de faire de la musique traditionnelle comme tous de faire des vieux films, mais c'est de vivre notre temps tout en sachant d'où on vient et ce qu'on a derrière.*

GLADI — C'est ça le but, c'est un problème d'inspiration plutôt qu'un problème de fixation dans le temps. Il y a eu trois radiodiffusions sur le bon vieux temps. Il y en a trop qui font ça. Ça n'a pas d'attrait. Ça devient carrement quelque chose de tradition et de réactionnaire. C'est pour ça que dans nos films on sort du cadre musical. Parce que l'important c'est de sauver la manière de penser plus que les mots mis pris pour l'exprimer. La musique n'est pas une fin en soi, c'est ce qu'il exprime en artifice qui est intéressant.

BRAUT — C'est une désillusion que j'ai faite: remettre la musique devant un reflet de la façon de vivre et de penser de ce groupe-là. Il faut les connaître beaucoup avant d'y arriver.

GLADI — Ce qui crée les affinités entre le monde et c'est les facteurs sociaux et économiques. C'est ce qui explique le succès de la Superfanficité. Les Africains et les Québécois se sont mieux entendus que les Français et les Québécois, par exemple. C'est une connaissance commune: «*C'est fantastique d'être musicien: vous Acadie parce qu'on a les traditions orales les plus riches en Amérique, grâce au fait qu'on est exilé et longtemps!*» Si on a ça dans la mémoire, on se peut pas nous l'enlever.

BRAUT — Les livres, on peut les détruire mais pas les traditions orales.

Le siècle est gris

GLADI — Ici, il y a eu la conquête, les événements de 1812. Le monde ne prend plus de chance. Ils ne restent plus leur pensée dans les livres. Tu n'a pas eu ça. Bismarck n'a rien fait que j'ai joué une glorieuse pour les raisons qu'on vient de dire mais moi je suis sûr que c'est ça qu'il fait.



Les sons des Français d'Amérique: du violon, C.D. Coeurville, à l'harmonica, Nelson Abibito, à la guitare, Proven Renaud.

à comparer avec ce que le monde va à dire. La vérité pour des peuples à tradition orale n'est jamais écrite.

«*Si votre démarche finalement portait sur le fait francophone, pourquoi l'avoir axé sur la musique louisianaise?*

GLADI — Si on était parti avec une série sur les francophones, sans la musique, on aurait été pris avec les élites régionales, des congrès, des biennales, tout ce monde qui veut l'expliquer comment c'est important de sauver les affaires françaises. On n'aurait jamais pu toucher le fond de leur histoire.

«*Par contre, la musique traditionnelle est automatiquement le produit non pas d'un individu mais d'un artifice, pas la création d'un seul individu mais c'est une création collective. Si c'est une création collective, elle est donc liée au quotidien des gens. Elle ne peut pas être sortie d'une belle et grande Ja-ké! Elle dépend de conditions sociales et historiques.*

«*Cu on appelle l'instrument collectif, les gens ne savent pas ça. Bismarck n'a rien fait que j'ai joué une glorieuse pour les raisons qu'on vient de dire mais moi je suis sûr que c'est ça qu'il fait.*

Ils sont rares ceux qui, comme Alexis Tremblay, sont concernés ce qu'on lui fait c'est pour la suite du monde. C'est des exceptions qui le savent. Et c'est pas nécessaire non plus que ça sache. L'important c'est que ça se fasse. C'est toujours fait par la même classe sociale. La richesse de notre culture ne vient absolument pas de notre élite. Si on parle français tous les jours c'est dû à tout le monde au lieu d'être excepté Vaudreuil et Rigou.

«*En filmant l'Acadie et la Louisiane, vous sentez deux peuples pratiquement éliminés de la carte. Vous ne trouvez pas ça terrifiant?*

GLADI — Pour la Louisiane, comprendre son expérience, ça ne lui sert plus. C'est effrayant à dire mais ça aide le Québec. La Louisiane a été une aventure pour le Québec.

«*Mais le Québec, lui, ne peut-il pas servir la Louisiane et l'Acadie?*

GLADI — Oui, juste le fait qu'on a fait la série et jette le fait que la série soit initiée par des gens du Québec plutôt que de Washington ou d'Ottawa, c'est la clé ça a un sens. Pour eux, ce n'est pas pareil de tout d'être fi-

més par des gens du Québec ou d'être filmés par les créateurs anthropologues de Paris ou de Louvain ou de Washington. Ils nous l'ont dit et je le sais par leur réaction.

«*Vous ne craignez pas de créer de nouveaux mythes?*

GLADI — On travaille à créer des mythes. Par définition, quand la caméra filme quelqu'un la première fonction que ça a, ça valide. Si quelqu'un entre ici avec une limon, fait le tour, s'arrête devant tel et tel film, tout le monde le voit ce connaître parce que tu es plus qu'un cas, que tu es quelque chose qu'il n'est pas. Et ils ont raison d'une certaine manière parce que si quelqu'un prend la peine de venir te filmer, t'es forcément pas un abruti de premier ordre. Si t'en es un, t'en es un rare! Le fait d'aller filmer un violoniste ou un gars avec un accordéon, ça cristallise l'attention autour de lui dans le village et c'est parfait. Ça crée une dynamique culturelle. Ça dit: le cave qui vous amène connaît-vaux des complications de dix ans. Vous trouvez qu'il radote et il est fantasme!

«*Mais on cherche, malgré tout à éviter de créer des faux mythes. Nos films s'encrochent pas la tourmente vers la Louisiane.*

Michel Brault et André Gladu:



par Manon Péclet
photo Michel Tremblay

Le "brandy", vous connaissez? Mais voyons... c'est une sorte de boisson alcoolisée continuant à faire son bonhomme de chemin au travers de millions de gorgons ravies... vous répondra tout citoyen qui se respecte.

Pourtant, si vous le demandez à un bon vieux violoneux de la région du Saguenay, il vous dira tout simplement qu'il s'agit d'une densité typique du coin.

Comme on peut le constater, il y a tout un monde entre les deux... Mais un monde dont le cœur n'est plus enclavé à se balancer entre l'un et l'autre mais bien, à l'échelle sur une même longueur d'ondes musicales.

C'est ainsi que depuis un an ou deux, la musique traditionnelle n'en finit plus de recroquer son blason terni depuis si longtemps. C'est ainsi, par exemple, qu'une Jeanne D'Arc Charlebois peut désormais donner une série de spectacles à l'Évêché. Ce qui aurait été inconcevable, d'après les critères habituels, quelques mois auparavant. C'est ainsi aussi qu'un Louis "Fitou" Brault a pu ressortir et sortir son violon de la cuisine familiale pour éblouir un auditoire attentif plus large: qu'un Jean Gargigan n'a plus à faire du taxi ni à se limiter aux petits clubs enlarmés de la métropole alors qu'en Europe, son violon et lui étaient rois comme et par des rois.

Les temps changent... Il fut un temps où tout interprète de musique traditionnelle avait des chances d'être excommunié pour avoir agrémenté une soirée de festiviés. Il fut un temps, pas trop lointain, où tout interprète de folklore était irrémédiablement taxé "habitant" ou purement et simplement de "quintale", n'ayant ainsi pas l'ombre d'une chance de porter quit et quoi que ce soit avec leur son caractéristique.

Et pourtant, contre vent et marée, ce son a persévéré, grâce aux quelques chanteurs et musiciens professionnels qui n'ont jamais douté de sa "saisur" à ces centaines de violoneux, conteurs, gigueurs, éparpillés dans les salons et salles paroissiales du Québec, de la Nouvelle-Écosse ou de la Louisiane; à cette poignée d'autres ayant décidé de ne rien laisser somnoler dans un oubli déprimant.

Parmi ces derniers, on retrouve les réalisateurs André Gladu et Michel Brault qui, il y a un peu plus de deux ans, se sont réunis professionnellement afin de mettre en branle un bon projet visant à mettre à la portée de tous l'héritage riche de "Le son des Français d'Amérique".

On pourra voir une partie de "Le son des Français d'Amérique", au cinéma Outremont les mercredi 2 et vendredi 4 février prochain. Le premier soir, il s'agira de quatre tranches d'une demi-heure dans la série "Québec-Acadie". La révolution des danses au "Piau Boufferault, violoneux", "Ruinea babines", "l'allont-y disparaître". Quant au soir suivant, le public aura droit à quatre autres épisodes de la série: "Le son des cajuns"; "Fred's lounge"; "Ma chère terre"; "Les créoles" et "Réveille".

Si la maladie vous retient au lit ou si le déplacement vous coûte à un niveau ou à un autre, ne vous en faites pas car toute la série "Le son des Français d'Amérique" passera sur les ondes de la télévision d'État, à compter de la mi-mars, à tous les jeudis. Il est donc évident que cette série sur la musique traditionnelle comprend d'autres morceaux de choix.

C'est avec une équipe technique des plus réduite, que nos deux réalisateurs s'en sont partis tourner un peu partout dans les régions québécoises, de la Louisiane et de la Nouvelle-Écosse. Et à chaque fois, ce fut un plaisir: "On sort du cadre musical. Toute la série s'est passée sous le signe de "la musique remise en dans la vie", dit André Gladu, en ajoutant: "C'est pourquoi, on n'a pas filmé de musiciens en spectacle mais bien dans leur environnement quotidien, dans leur milieu, leur lieu..."

D'autre part, le tandem Brault Gladu ne se dissociera pas pour autant, après la fin du tournage de cette série puisque il est question d'une autre série de genre. Cette fois-ci, il s'agira de démanténer nos pépites et caméras outre-mer comme en Irlande, en France... afin d'aller vérifier sur place les racines de toute musique traditionnelle.

Une lutte contre l'oubli



"Fitou" Boufferault avec les danseurs de Mlle Rita Dufour et des membres de l'équipe techniques du tournage.



Michel Brault et André Gladu, réalisateurs de "Le son des Français d'Amérique".

Un Billet de Normande Juneau

"LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE", DES FILMS QU'IL FAUT VOIR



"Le son des Français d'Amérique" de Michel Brault et André Gladu, à l'Outremont à partir de ce soir.

"C'est ben romantique, c'f'une ben belle histoire que celle de nos grands-parents qui ont toujours tenu tête à l'envahisseur" dit Zachary Richard de son bel accent cajun, le regard à la fois déterminé et rêveur.

C'est en effet une vraie belle histoire qu'ont mise sur film André Gladu et Michel Brault dont vous pouvez voir la première partie ce soir à l'Outremont. C'est celle de tous ces communautés francophones d'Amérique, dont nous faisons d'ailleurs partie. Celles qui se réveillent et celles qui s'éteignent lentement, assimilées, étouffées, tuées par un géant qui parle anglais et voit grand.

Une sorte de bilan

"Nous avons surtout voulu faire une sorte de bilan de la culture francophone en Amérique. Nous sommes fiers d'avoir mis sur film des réalités qui autrement seraient passées inaperçues ou auraient été oubliées. Notre film a une valeur historique parce qu'il est le seul document témoin des valeurs culturelles de ces minorités francophones", expliquaient récemment André Gladu et Michel Brault.

Au fil de quinze documentaires, dont huit seront présentés par tranches de quatre sous les thèmes "Québec-Acadie" et "Le son des Cajuns" au cinéma Outremont les 2-3-4 et 5 février, Michel Brault et André Gladu ont voulu créer entre toutes ces communautés dispersées le lien qui n'a jamais existé ou qui s'est coupé avec le temps. Faire connaître la musique traditionnelle et laisser ceux qui la jouent en position, dans leur langage, dans leur maison, dans leur pays, dans leur salle paroissiale, sur leur galerie, ou d'habitude, le goût leur vient de sortir leur violon, leur accor-

déon ou leur harmonica et de se jouer une petite toune... Même à un "Frod'Longue".

Quand Pitout Boudreault parle de sa grand-mère qui pleurait toujours quand elle turlutait... Quand on porte plus attentivement l'oreille au son languoureux

leur langue et leur culture.

Pas un mot d'anglais

"Mes grands-mères racontaient Zachary Richard ne parlait pas du tout anglais, je ne les ai jamais entendus prononcer un mot d'anglais et si mon grand-père pouvait un petit peu parler, lui, c'est parce qu'il suivait les parties de base-ball..."

Cette série intitulée "Le son des Français d'Amérique" a été produite par Radio-Canada et sera bientôt présentée à la télévision. Les réalisateurs ne veulent pas se contenter de "montrer" la musique qui se joue ici et ailleurs, ils souhaitent que la lutte de ces populations pour sauver leur culture fasse un peu réfléchir et serve d'exemple.

Normande Juneau



des violons et des accordéons et après avoir vu "Québec-Acadie" et "Le son des Cajuns" on comprend mieux ce que les ancêtres essayaient de transmettre à travers leurs chansons et leur musique... Leur vie, leurs valeurs, leur manière d'être qui risquent à chaque jour de mourir un peu plus... On entend plus clairement, après ça, la langue plaintive des Acadiens violoneux, dispersés aux quatre vents, dépossédés, puis débarqués sur des terres où tout leur était étranger, même la langue. Malgré toutes les pressions, la marginalité qu'ils s'imposaient, les Acadiens ont résisté et ont réussi à conserver

Ces minorités perdues dans le sud des États-Unis-ont-elles une chance de survivre? Ou celle des provinces Maritimes? A entendre le Groupe Côtéau de la Louisiane ou à écouter Johnny Comeau, de la Nouvelle-Écosse, on peut croire à un grand réveil, à un souffle nouveau, mais à regarder la carte qui précède les films des Gladu et Brault, on se dit que l'Amérique est bien grande, ces minorités bien réduites et bien dispersées, et l'envahisseur bien "envahissant".

Ce soir et demain à 21 h 30: "Le son des Français en Amérique" programme 1: "Québec-Acadie", vendredi et samedi à 21 h 30: "Le son des Français en Amérique", programme 2: "Le son des Cajuns". Ou? A l'Outremont!

Le son des Français d'Amérique (Brault-Gladu)

La grandeur de la musique traditionnelle

par Jean-Pierre Tadros

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE. Une série de films produite et réalisée par Michel Brault et André Gladu pour le compte de Radio-Canada. Ces films ont été regroupés en deux cycles: "Québec/Acadie" et "Le son des Cajuns". Ils sont présentés en avant-première à l'Outremont, le premier cycle ce soir à 21 h.; le deuxième, demain et après-demain soir à la même heure. La série sera télédiffusée à partir de la mi-mars.

Le cinéma québécois est finalement plein de surprises. Heureusement. Et c'est comme ça que des films nous arrivent des fois, sans qu'on ne les attende vraiment, et qui redonnent tout à coup à notre pouvoir cinéma toujours à la recherche de lui-même sa raison d'être. "Le son des Français d'Amérique" de Michel Brault et André Gladu fait justement partie de ces films. Et la surprise est d'autant plus grande que ce n'est pas à proprement parler un long métrage, mais bien une

série de demi-heures destinée à la télévision. De petits documents comme les autres, allez-vous donc penser bien vite. Détrompez-vous, car je n'hésite pas à dire que nous avons avec "Le son des Français d'Amérique" l'une des oeuvres majeures du cinéma québécois.

Et cela fait du bien. Car on en vient des fois à désespérer devant la prétention et la nullité de certaines de nos réalisations qu'on nous présente fièrement affublées de l'étiquette québécoise. Il y a du ménage à faire dans notre maison, mais c'est là une tout autre histoire. Je préfère dire aujourd'hui tout simplement mon ravissement devant le travail de Michel Brault et André Gladu. Car c'est bien de la rencontre de ces deux hommes assez exceptionnels que sont nés ces films sur la musique traditionnelle francophone en Amérique.

L'idée de brasser un vaste tableau de notre tradition musicale, d'origine française, en Amérique était en soi originale. Et aussi fondamentale, car il est ridicule de penser que certains de ces héritiers traditionnels puissent disparaître un jour sans qu'on ait pu conserver leur témoignage sur film. Ne serait-ce donc que pour cela, il faut remercier Radio-Canada d'avoir autorisé la réalisation de cette série qu'on a intitulée très justement "Le son des Français d'Amérique".

Mais il faut aussi féliciter Radio-Canada d'avoir eu l'intelligence de confier la réalisation du projet à l'équipe peut-être la plus apte à la mener à bon terme. Car cette série a été non seulement réalisée mais aussi produite par Michel Brault et André Gladu, et cela pour le compte de notre télévision d'Etat. Sans cette rencontre inattendue d'un des maîtres du cinéma direct, à Michel Brault, et de celui à qui nous devons cette redécouverte de notre patrimoine musical, André Gladu, on aurait difficilement pu penser aller aussi loin dans cette réflexion renouvelée du fait français en

Amerique. Car c'est de cela qu'il s'agit surtout.

Ce qu'il y a de remarquable dans les films qu'on nous présente en avant-première à l'Outremont ces trois prochains soirs, c'est cette farouche volonté de survivre — dans sa langue, sa culture et sa tradition — qu'on trouve traduit à travers les complaintes. Complaintes aussi vivantes, que l'on soit au Québec, en Acadie ou en Louisiane. Il y a juste le degré de tragédie qui les habite, qui varie. Et Michel Brault nous restitue tout cet univers, à la fois si proche et si éloigné de nous, avec une maîtrise remarquable.

Le danger, dans ce genre de films, est d'aller chercher l'insolite pour l'insolite, et le folklore pour ce qu'il a de drôle, d'amusant et de... folklorique. Or, rien de tout cela dans films de Brault-Gladu. On apprend non seulement à connaître cette musique traditionnelle des francophones d'Amérique, mais aussi à comprendre et mieux comprendre socio-historique qui a façonné ces déshérités complaintes. En cela le cycle sur la Louisiane, intitulé "Le son des Cajuns", est en tout plus remarquable. Quatre demi-heures ici nous permettent de cerner le fait français en ce petit réduit louisianais. "Fred's", "Loung'e", "Ma chère terre", "Les Créoles" et "Réveille" en seront les quatre étapes. Retenons surtout la progression: On entre dans Mamou et on assiste à la mise en ondes d'une émission radiophonique destinée à la population Cajuns. Cela se passe en direct de la taverne de la place, le "Fred's Loung'e". Nous voilà immergés dans la musique de ces Acadiens de la Louisiane. Le choc culturel est impressionnant. Heureusement qu'on a pris le parti de sous-titrer, à l'on peut dire, les paroles de certaines chansons. On écoute, on regarde, on apprend à découvrir.

Mais c'est la deuxième épisode qui nous fera vraiment pénétrer dans cette culture qui n'a plus que la musique

pour s'exprimer. Ce sera "Ma chère terre", et on découvre alors tout le poids de ce lourd héritage que portent en eux ces Acadiens dépossédés de leurs terres dans la vieille Acadie. Faut-il alors s'étonner de voir leur musique marquée par leur histoire tragique? Rarement aura-t-on senti aussi clairement dans un film les relations qu'il peut y avoir de l'un à l'autre; du destin d'un peuple à sa musique. Et cela se fait en regardant tout simplement les gens l'expliquer dans leurs propres mots, dans ce décor qui les a façonnés.

Le troisième épisode est consacré aux noirs et aux mulâtres du sud-ouest de la Louisiane qui parlent français et jouent de la musique Cajun. C'est "Les Créoles". Quant au quatrième et dernier épisode, il donnera la parole aux jeunes, à cette nouvelle génération qui redécouvre tout le poids de cet héritage que leurs pères avaient assumé sans vraiment se rendre entièrement compte de la portée de leur geste. On avait voulu les assimiler; forcément, ils se seront retranchés dans leur terre, refusant l'éducation anglaise (la seule permise) et le contact avec les Yankees. Il leur est, n'avait plus que la musique et la chanson pour dire leur culture et leur tradition. Mais beaucoup d'autres se seront assimilés. La jeune génération s'est éveillée à ce drame depuis quelques années. Et avec desopoir Zacharie Richard chante d'une voix déchirée:

Réveille,
Réveille,
Hommes Acadiens,
Pour sauver l'héritage.

La leçon est terrible. Et cet épisode s'intitule tout naturellement "Réveille" (Réveille) que ce cycle passera deux fois à l'Outremont, vendredi et samedi à 21 h.).

Si je me suis autant arrêté sur ce cycle, c'est qu'il dit bien l'esprit avec lequel a été conçue la série. Dans un texte remis à la presse, André Gladu précise les intentions des réalisateurs

en ces termes: "Ces films ont été motivés par le besoin de réhabiliter notre musique traditionnelle et son histoire en particulier auprès des jeunes qui sont constamment sollicités par la musique made in USA. Donc par la vie américaine. Il s'agissait pour nous de renverser l'image ridicule et humiliante que certains folkloristes et évidemment l'industrie touristique et la publicité avaient donnée à notre folklore".

J'ai demandé à Michel Brault s'il ne craignait pas d'être accusé par cette même jeunesse de réactionnaire puisqu'il met en relief les valeurs du passé alors qu'on voudrait être tout tournée vers l'avenir. N'avait-on pas fait ce reproche à Pierre Perreault?

"Mais non, repléguera-t-il avec un petit sourire amer. Il est revêtu le temps où certains voulaient nous faire oublier ce que nous étions sous le prétexte de regarder vers un avenir meilleur. J'ai fait "Les Ordres" pour qu'on n'oublie pas. Je fais maintenant cette série pour que l'on se rappelle de l'importance des traditions, pour qu'on ait bien à l'esprit ce que cela peut représenter de perdre, d'être sur la voie de l'assimilation. Les Acadiens, les Cajuns sont pour nous un leçon."

Mais pour Michel Brault, se pencher sur le sort des minorités francophones en Amérique est aussi un devoir. Car, même au risque de se faire accuser de paternalisme, il est important d'aider les autres à dire la richesse et l'importance de ce qu'il leur reste. Michel Brault et André Gladu ont su la faire avec discrétion, humilité et une grande chaleur humaine. C'est tout dire.

Je veux enfin souligner l'andance de Radio-Canada. Car c'est là un exemple qui nous faudra suivre. On a tenu en effet à ces films de sortir commercialement avant même qu'ils ne soient montrés un petit écran. Ce qui est en soi une petite révolution, fort utile et qui ne pourra que profiter à la diffusion de la série.

IS
UDIANTS

nombre maximal d'étudiants de Luchino VIS- Le Cinéma FLEUR DE prix d'admission à \$1.49.

ne sera présenté nulle dans sa version français-

is au contrôle.
10 - 19:00 - 21:30
10 - 18:30 - 20:30

3 FÉVRIER



Le Journal de Marcel Rioux

Mardi, le 25 janvier:

C'est le 21 août que j'ai publié ce journal pour la dernière fois dans le quotidien LE JOUR qui devait cesser de paraître quelques jours plus tard. Dire que j'en reprends la rédaction quelque cinq mois plus tard marquerait très faiblement la distance entre ces dates. Dans le milieu de cette période, une date qui fait époque: le 15 novembre. C'est dire que j'ai l'impression de recommencer à tenir ce journal dans un pays qui vient de réaliser une sorte de mutation socio-culturelle. Il semble bien que bien peu de Québécois, de quelque bord qu'ils soient, n'éprouvent pas ce sentiment. Avant qu'une autre date, encore plus décisive, ne vienne marquer notre destin, on s'interroge sur l'évolution nationale avant ou après le 15 novembre. Pour les plus âgés d'entre nous, il y avait eu le 22 juin 1960 qui marquait le début de la Révolution tranquille; on a déjà commencé à dire et à écrire que le 15 novembre marque d'ores et déjà le début de l'indépendance tranquille. Dans l'espace d'une quinzaine d'années, l'histoire s'est

remise en marche deux fois, après s'être presque immobilisée pendant plusieurs décennies; la deuxième étape qui vient de commencer risque d'être plus difficile que celle de la modernisation qu'amorçait 1960. Les défis qui nous faut aujourd'hui relever doivent nous convaincre que notre destin en Amérique du Nord ne sera jamais de tout repos et que pour réaliser notre nouveau projet de société il nous faudra faire preuve de ténacité et d'imagination: nous y sommes condamnés! Écrivant quelques semaines après le 15 novembre, je me sens au diapason de la majorité des Québécois qui, après avoir exprimé leur étonnement et leur joie, se rendent compte maintenant combien est restreinte notre marge de manoeuvre et que les adversaires de l'affirmation collective du Québec, autant ceux de l'intérieur que ceux du Canada et d'ailleurs, ne resteront pas inactifs et tenteront désespérément d'y faire échec. On sent que dans certains milieux, s'ourdissent et se trament des actions et des stratégies qui visent à stabiliser l'état de dépendance dans lequel nous avons toujours vécu.

Mercredi, le 26 janvier:

on a à peu près tout dit pour expliquer la victoire du Parti québécois: je suppose que comme tout événement historique elle s'explique par des processus qu'on peut analyser et dont on peut suivre la marche sur une plus ou moins longue période, mais aussi par un ensemble d'événements et de faits qui relèvent plus immédiatement de la conjoncture. Une certaine tradition historiographique nous inviterait à croire qu'encore une fois, ce qu'on appelle la Providence est venue nous donner un bon coup de pouce. Je réfléchissais aux cheminements mystérieux de l'histoire en regardant, le 26 janvier, dans une université de la région de Boston, **Les Ordres** de Michel Brault. Comment expliquer que "les événements d'octobre 1970" ne semblent pas avoir eu d'influence sur l'élection de 1973? Et qu'en revanche, il se pourrait bien que "ces mesures de guerre" décriées par le gouvernement du Canada aient concouru à la prise de conscience du 15 novembre 1976? Ne se pourrait-il pas qu'à travers la recréation de ces événements que Brault a révisés, les centaines de milliers de Québécois qui ont vu ce film aient ressenti

très fortement l'horrible de ces centaines d'arrestations arbitraires? Le fait que le cinéaste ne fasse pour ainsi dire aucun état des événements publics de cette crise — ce que quelques-uns lui ont reproché — mais se concentre au contraire sur les injustices et les humiliations qu'ont subies les victimes et leurs familles a probablement marqué profondément et durablement la conscience des Québécois. Est-ce donc tellement paradoxal de penser que la re-création artistique d'une situation ait plus d'impact que les événements historiques eux-mêmes? Oscar Wilde défendait la thèse du primat de l'art sur la réalité.

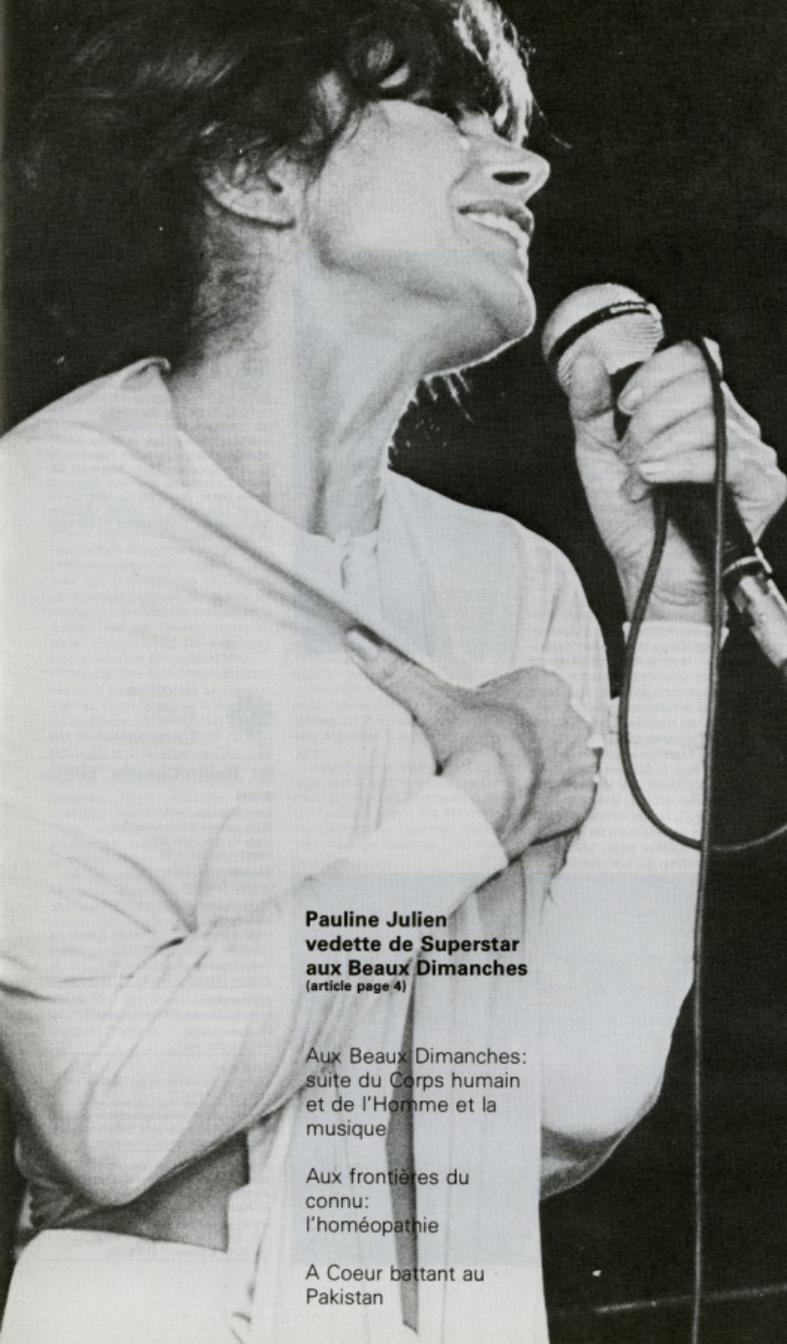
Dans l'évolution récente de notre pays, qui peut mesurer l'importance relative de l'action politique des indépendantistes dans la prise de conscience des citoyens et celle des artistes québécois, poètes, chansonniers, cinéastes, dramaturges et autres? Qui dirait, par exemple, l'influence que pourront avoir sur le référendum les films que Brault et Gladu ont tournés sur les minorités francophones d'Amérique? Celui que j'ai vu récemment à Boston et qui met en scène les Cajuns de Louisiane me parait

exemplaire. Le film ne défend aucune thèse mais emporte le sentiment que nous, Québécois, faisons face à un dilemme pressant: indépendance ou louisianation. Malgré l'immense sympathie que l'on éprouve pour ces Acadiens de Louisiane, on ne peut éprouver qu'une infinie tristesse devant leur lente et inexorable extinction. Celle qui nous guette?

Jeudi, le 27 janvier: je ne puis me défendre tout à fait de me représenter l'incursion que le premier ministre du Québec a faite à New York au début de la semaine comme une version moderne de nos contes traditionnels: le Petit Poucet visite, dans leur antre, dix-sept cents ogres. On sait que les ogres n'ont pas de passion, qu'ils sont objectifs et neutres: tout ce qui leur importe c'est de manger et de s'engraisser sans cesse; on sait aussi que le Petit Poucet arrive toujours à déjouer leurs noirs desseins. C'est sur ce fond de scène que les observateurs décrivent les péripéties, les uns donnant l'avantage aux ogres, les autres au Petit Poucet. C'est une histoire à suivre!

Vendredi, le 28 janvier: le chauffeur de taxi qui me charge vers 11 h. 45

s'excuse d'abord d'écouter à la radio le discours de M. Trudeau. "Je suis curieux de savoir ce qu'il a encore à raconter celui-là!" Je lui réponds que moi, non plus je ne l'ai pas entendu depuis longtemps et que je veux bien que sa voix nous accompagne pendant la longue course que nous entreprenons par cet après-midi de tempête. Ma première impression c'est que si Trudeau n'a rien oublié depuis le temps où nous discutons librement ensemble, il n'a rien appris non plus. Sa voix est plus douceuse qu'à l'accoutumée; me trompé-je en croyant et discernant certains accents du discours d'octobre 1970 où il était question d'un certain gérant de Caisse Populaire? Toute la partie de son discours sur la jeunesse et la maturité fleurit bon **Bouvard** et **Péchuquet**, contemporains, comme on sait, de Lord Acton. Mais pourquoi chercher la petite bête? Les journaux n'ont-ils pas dit, le lendemain, que ce discours de M. Trudeau respirait la "hauteur de vue", la non-partisannerie et l'élaboration de pensée? Fort bien! Ne sont-ce pas là, cependant, des attributs de toute discussion sur la Constitution et sur le sexe des Anges...?



Pauline Julien
vedette de Superstar
aux Beaux Dimanches
(article page 4)

Aux Beaux Dimanches:
suite du Corps humain
et de l'Homme et la
musique

Aux frontières du
connu:
l'homéopathie

A Coeur battant au
Pakistan

Ici Radio-Canada

Programme
de la télévision

Semaine du 26 avril
au 2 mai 1980

Volume 14
numéro 18

Le Son des Français d'Amérique
mercredi 30, 22h00

Zone 1 sur les télévisions
câblées et payées

L'Équipe
Instituts canadiens
et universités de la région de la Francophonie

Le Reel des ouvriers

Un autre tableau vivant de la célèbre série folklorique réalisée par Michel Brault et André Gladu, **le Son des Français d'Amérique**, sera présenté à la télévision française de Radio-Canada le mercredi 30 avril à 22 heures. Nous y verrons cette fois *le Reel des ouvriers*, documentaire de Michel Brault, avec la participation d'Arthur Tremblay et de Jean-Claude Petit. Et nous pourrions constater que l'art de giguer, de jouer de l'harmonica ou du violon n'est pas donné à tout le monde, pas plus que n'est donnée l'adresse qu'il faut pour scier en cinq secondes un «billot» de 12 pouces de diamètre. Dans le comté de Portneuf, les Tremblay et les Petit sont passés maîtres en toutes ces disciplines; c'est merveille de les voir à l'oeuvre et de les entendre.

Le succès de cette série auprès d'un public de plus en plus nombreux, peut être attribué au choix des sujets, tous très originaux, au naturel des participants et au talent des réalisateurs, qui ont su dénicher les scènes les plus hautes en couleur, puis les tourner et les monter avec un art consommé.

Le champ visuel, pour ainsi dire, du **Son des Français d'Amérique**, s'étend sur des millions de kilomètres carrés comprenant le Québec, l'Acadie, le Manitoba, l'Ontario, la Louisiane et même d'autres États américains où subsistent des minorités francophones qui ne veulent pas mourir. D'autre part, comme l'expliquent les producteurs, si l'on a choisi ce titre, c'était «pour souligner le fait que notre tradition musicale, d'origine française, a eu en Amérique une influence aussi marquante sur les grands courants musicaux que les «Blues» des noirs ou le «Country and Western». Il y a eu aussi, parmi les motifs qui ont déterminé l'entreprise, «le besoin de réhabiliter notre musique traditionnelle et son histoire en particulier auprès des jeunes qui sont constamment sollicités par la musique made in U.S.A., donc par la vie américaine».

L'accueil que les téléspectateurs ont réservé jusqu'ici au **Son des Français d'Amérique** a été plus que chaleureux. Quant à la presse écrite, elle n'a pas épargné les comptes rendus, et ses critiques positives sont une autre preuve de la valeur esthétique et historique de la série. Dans



TV-Hebdo du 18 juin 1977, Myrienne Pavlovic écrivait: «**Le Son des Français d'Amérique** (...) était aussi une occasion rêvée de faire une espèce de bilan de la vie française en Amérique. Les réalisateurs, soucieux de pénétrer au cœur de la réalité qu'ils abordaient, ne se sont évidemment pas contentés de dresser un répertoire musical... A travers ces représentants de notre tradition orale (...) c'est tout un contexte socio-historique qui nous est offert, la caméra devenant le moyen d'expression de toute une communauté et un outil de communication mis à son service.» De son côté, Denis Lévesque affirmait dans le même périodique, à la fin de juillet 1977: «On se doit de rendre hommage à André Gladu et Michel Brault d'avoir, avec micros et caméras, voulu retracer nos origines et de nous en avoir fait don dans ce document exceptionnel qui a pour nom **le Son des Français**

d'Amérique.» Vers la même époque, à propos de *Y faut pas le dire*, un des films de la série, Monique Mathieu faisait observer, dans *Montréal-Matin*: «La caméra capte inexorablement des images pathétiques d'où la jeunesse est exclue. Et ceux qui tentent envers et contre tous de livrer les merveilleux secrets du folklore acadien ont largement dépassé la quarantaine.»

Les autres tableaux que nous verrons au cours de la saison, après *le Reel des ouvriers*, le mercredi 30 avril à 22 heures, ont pour titre *le Québécois Tremblay* (7 mai à 22 heures), *Je suis fait de musique* (14 mai à la même heure), *le Petit Canada* (21 mai); le 27 ou 28 mai, selon qu'il y aura hockey à l'une ou l'autre date, on présentera un sujet sur le Manitoba; puis à partir du 3 juin, ce sera le mardi soir, toujours à 22 heures, que seront télévisés les épisodes de la série; il en restera huit alors: *le Der-*

nier bout (3 juin), *Votre histoire, ça va être une chanson* (10 juin), *le Son des vieux pays: on pense qu'il faut continuer* (17 juin), *les Gens de plaisir* (24 juin), un sujet sur l'Ontario (1er juillet), un sur la Bretagne (8 juillet), *le Son des vieux pays: Terre d'amitié* (15 juillet), un sujet sur l'Irlande (22 juillet).

Mais ce sera d'abord *le Reel des ouvriers*, le mercredi 30 avril, de 22 heures à 22h30, à la télévision française de Radio-Canada.

**Le Son des Français
d'Amérique:**
le Reel des ouvriers
(article page 7)



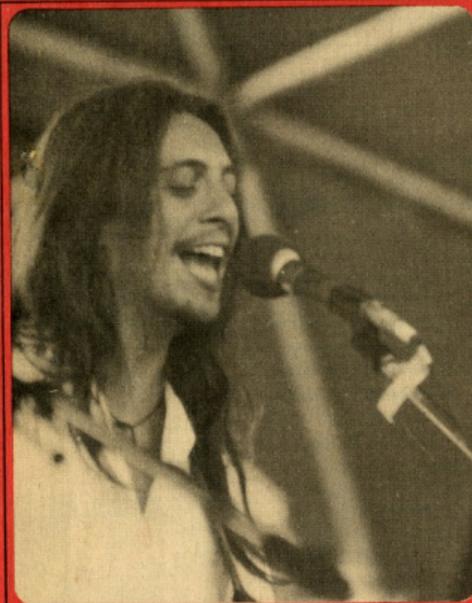
Cette revue est pour tout le monde.
LA COPIE NOUS CÔÛTE 15 SOUS.
Alors, si vous en possédez deux (ou plus),
donnez-les à votre cousin, votre père,
votre grand-mère, votre voisin, votre secrétaire,
votre ami(e) de cœur,
bref, faites-en profiter les copains...

GRATUIT*

LA REVUE DU CINÉMA OUTREMONT

No 9

DU 30 JANVIER AU 9 AVRIL 1977



LE PROGRAMME DU CINÉMA OUTREMONT
\$2.00 CHACUN DES FILMS



FRAIS DE RETOUR
GARANTIS à
1280 avenue Bernard
Montreal H2V 1A6



LE GROUPE CÔTEAU
CARENCO, LOUISIANE



VIOLON JOHNNY COMEAU
GUITARE ÉLECTRIQUE ANDRÉ DEVEAU
GUITARE SÈCHE KENNETH SAULNIER
BASSE ST-MARIE, NOUVELLE-ÉCOSSE



VIOLON DENNIS MCGHEE
ACCORDÉON EDWIN LEBLANC
GRANDE COULÉE, LOUISIANE

MERCREDI 2 FÉVRIER
JEUDI 3 FÉVRIER

9h.30

**André Gladu et
Michel Braut
LE SON DES
FRANÇAIS D'AMÉRIQUE
programme 1
QUÉBEC-ACADIE**

Québec 1976-77 / 112m.
en français d'Amérique
recherche: André Gladu
photo: Michel Braut
son: Claude Beaugrand
montage: André Corriveau
Film 1: LA RÉVOLUTION DU DANSEAU
Film 2: RUINES-BABINES
Film 3: «L'ALLONT-Y DISPARAÎTRET»
Film 4: JOHNNY À DENNIS A ALFRED

VENREDI 4 FÉVRIER
SAMEDI 5 FÉVRIER

9h.30

**André Gladu et
Michel Braut
LE SON DES
FRANÇAIS D'AMÉRIQUE
programme II
LE SON DES CAJUNS**

Québec 1976-77 / 112m.
en français d'Amérique
recherche: André Gladu
photo: Michel Braut
son: Claude Beaugrand
montage: André Corriveau
Film 1: FRED'S LOUNGE
Film 2: MA CHÈRE TERRE
Film 3: LES CROËLES
Film 4: REVELLE

Produit par Gladu et Braut
Diffusé par LE NOUVEAU RESEAU

Nous avons choisi le titre LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE pour souligner le fait que notre tradition musicale d'origine française, a eu en Amérique une influence aussi marquante sur les grands courants musicaux que le «Blues» des Noirs ou le «Country & Western». D'ailleurs, cette influence des francophones sur le continent nord-américain dépasse le simple cadre musical. Elle s'est fait sentir dans toutes les Provinces Maritimes, puis sur les rives du St-Laurent, la région des Grands Lacs et des Prairies, le long des rivières Missouri, Ohio et Mississippi jusqu'en Louisiane. L'idée de faire une série sur ce sujet répond à plusieurs besoins dont l'un tout simplement consistait à conserver et sauver de l'oubli une partie importante de notre patrimoine. À cause des changements sociaux qui ont bouleversé notre vie dans les vingt-cinq dernières années, il est extrêmement urgent de recueillir, d'enregistrer et de filmer certains représentants exceptionnels de notre tradition orale. C'est le cas par exemple de certaines communautés francophones comme celles de la Nouvelle-Écosse où il s'agit de recueillir le plus de témoignages possibles sur la vie des vieux Acadiens, car dans quelques années, on oublierait complètement qu'il y a existé une vie française dans ces régions. Il serait normal qu'un jour nos enfants grandissent dans la connaissance de ces faits!

Cette série de films a également été motivée par le besoin de réhabiliter notre musique traditionnelle et son histoire en particulier auprès des jeunes qui sont constamment sollicités par la musique «made in U.S.A.», donc par la vie américaine. Il s'agissait pour nous de renverser l'image ridicule et humiliante que le clergé, certains folkloristes et évidemment l'industrie touristique et la publicité avaient donnée de notre folklore. Ce style de bas ecclésiastique exécutant systématiquement sans aucun sentiment n'importe quelle danse et n'importe quelle chanson ne vient pas de la population elle-même qui s'est transmise oralement durant des siècles cette richesse culturelle: est espèce de rabâchage sur le son vieux temps est plutôt le produit de certains animateurs et groupes de folklore qui prétendaient faire connaître chez nous et à l'étranger le «folklore canadien-français» en signifiant le langage et les manières du monde ordinaire. Le résultat est pénible et grotesque. L'effet sur la jeunesse désastreuse. Personne ne veut s'identifier à ces modèles sans âmes et on préférerait les idoles du rock'n'roll et du blues puis sur la suite celles de la musique pop.

En fait, cette série nous a surtout permis de faire une sorte de bilan de la vie française en Amérique. Il se trouve que la musique populaire (issue du peuple) révèle mieux la psychologie générale d'un peuple que la musique savante. Parce que elle est moins spécialisée et n'est pas uniquement la création d'un individu ou d'un artiste mais plutôt l'expression d'une culture, d'un groupe ethnique, elle est d'avantage liée au quotidien au travail des gens, à leur histoire. Son évolution suivra celle des gens. Nous avons gardé ce principe à l'esprit lorsque nous avons tourné ces films. Les gens font de la musique comme ils vivent. L'exemple de la Louisiane est le plus frappant, la musique étant le seul et dernier moyen d'expression que les Cajuns possèdent. Revon Reed disait: «Le Cajun, si tu lui ôtes la musique, tu lui coupes le cou!»

Cela a influencé notre attitude au tournage. D'abord, nous avons toujours pensé qu'il était extrêmement important de créer des liens avec les gens avant de les filmer, de bien leur expliquer ce que nous faisons, d'essayer de ne jamais sacrifier notre relation avec eux pour des raisons techniques, de budget ou de temps. C'est-à-dire des raisons de cinéastes. Autre principe que nous avions à l'esprit: le monde est plus important que le cinéma. Jamais nous n'avons fait de films à tout prix. Bien connaître quelqu'un permet de bien le filmer. Nous avons cru aussi qu'il était plus important de laisser s'exprimer les gens sur leur façon de faire de la musique, sur les raisons de faire de la musique. Qu'ils expliquent eux-mêmes comment ils ont reçu et transmis cette musique plutôt que de se perdre en hypothèses de spécialistes sur les origines de telle chanson ou telle danse. Lorsque nous avons fait appel à des gens compétents dans le domaine, nous avons bien pris soin de choisir des personnes intégrées à leur milieu et qui avaient vécu ce qu'elles racontaient plutôt que de l'avoir uniquement étudié. Nous voulions en faisant ces films privilégier le vécu.

Pour conclure, on peut dire que cette série s'inscrit dans un travail collectif entrepris au Québec pour révaloriser le génie de notre peuple et surtout lutter contre l'oubli. Au cours du printemps 74, André Gladu présentait le projet d'une série de documentaires sur la musique traditionnelle des francophones d'Amérique. Une fois l'idée acceptée par Radio-Canada, il fallait constituer une équipe de «cinéma documentaire», qu'elle soit enthousiasmée par le projet et surtout qu'elle soit assez compétente pour le réaliser. C'est ainsi que s'est créée l'association Braut-Gladu. Tous les deux assurent la production et la réalisation de leurs films; le montage est le travail d'André Corriveau, la prise de son est faite par Claude Beaugrand, Michel Braut est responsable du travail de caméra et André Gladu de celui de la recherche.

En premier

Le son des Français d'Amérique ou

l'urgence de lutter contre l'oubli...



Le groupe Côté devant une maison Cajun à Carencro en Louisiane.

Le Fred's Lounge sert de lieu de rendez-vous aux Cajuns. On y retrouve Nathan Abshire (à l'accordéon), derrière lui Michel Brault et à l'avant-plan, de dos, Rayvon Reed, professeur de français.

PAR MYRIANNE PAVLOVIC

C'est lundi à 22h que sera diffusée au réseau français de Radio-Canada la première d'une série de treize émissions intitulée LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE.

Coréalisée par André Gladu (qui assure aussi la recherche) et par Michel Brault (le qu'on retrouve bien sûr à la caméra), LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE se met à l'écoute de la musique traditionnelle des francophones vivant (ou survivant...) dans les Maritimes, sur les rives du St-Laurent, le long des rivières Missouri, Ohio et Mississippi jusque'en Louisiane.

"Nous parlons de musique traditionnelle et non de 'folklore', précise Michel Brault, parce que ce terme a pris au fil du temps un sens très péjoratif. On a imposé aux gens une image ridicule et humiliante d'une

culture pourtant si riche et dont on a toutes les raisons d'être fiers."

Un des premiers objectifs de la série était donc de renverser cette image et de réhabiliter la musique traditionnelle, son histoire et celle des gens qui se la transmettent oralement depuis des siècles, alors même que, parfois, ils ne parlent ni ne comprennent plus le français (c'est le cas d'une communauté installée à St-Louis, dans le Missouri, et qui fera l'objet d'une des émissions de la série).

On voit déjà s'esquisser le corollaire d'une telle situation : les réalisateurs, en ébauchant l'inventaire de ce qui restait comme musique traditionnelle chez les francophones d'Amérique, ont vu très tôt la nécessité de conserver et de sauver de l'oubli "une partie très importante de notre patrimoine. Notre 'mérite',

TOURNÉE →



c'est d'avoir fixé à la fois sur pellicule et sur bande magnétique les derniers vestiges d'une période. Dans une vingtaine d'années, ces documents pourront servir de points de repère, mais dans l'immédiat, ils peuvent aussi avoir une influence auprès de tous ceux qui sont sans cesse sollicités par la musique américaine. Ce retour aux sources pourrait devenir, par exemple, le préambule à une explosion de la musique québécoise."

C'est d'ailleurs ce qui s'est amorcé lorsque André Gladu a conçu et coordonné les Festivals de musique traditionnelle du Québec, de l'Acadie et de la Louisiane, qui se sont tenus au Gesù en décembre 73 et en octobre 74. On a assisté par la suite à une prolifération de groupes et de musiciens directement inspirés par ce qu'ils avaient entendu aux Festivals.

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE (dont le projet a été soumis à Radio-Canada par André Gladu en 1974) était aussi une occasion rêvée de faire une espèce de bilan de la vie française en Amérique. Les réalisateurs, soucieux de pénétrer au cœur de la réalité qu'ils abordèrent, ne se sont évidemment pas contentés de dresser un répertoire musical.

A travers ces représentants de notre tradition orale (que les réalisateurs ont longuement fréquentés avant de les filmer), c'est tout un contexte socio-historique qui nous est offert, la caméra devenant le moyen d'expression de toute une communauté et un outil de communication mis à son service. Au-delà de l'apparence immédiatement perceptible, les êtres se révèlent dans ce qu'ils vivent profondément.

On connaît l'apport considérable de Michel Brault à la technique du direct; pensons seulement aux "Raquetteurs", à "Québec USA ou l'invasion pacifique" (Visit to a Foreign Country"), à "Pour la suite du monde", "Un Pays sans bon sens" ou "L'Acadie, L'Acadie". Le vécu des gens, chez le cinéaste, est toujours privilégié.

Ainsi un court commentaire (dit par Claude Gauthier) ouvrira chacune des émissions alors qu'un zoom sur une carte nous situera géographiquement l'endroit où l'on se trouve. Puis la parole passera tout de suite aux gens qui expliqueront eux-mêmes comment ils ont reçu, transmis leur musique, comment ils la font et les raisons qui les poussent à poursuivre cette transmission. Lorsque des spécialistes exprimeront leur idée sur la question, il s'agira de personnes judicieusement choisies pour leur intégration à leur milieu : ils auront vécu ce qu'ils racontent plutôt que d'avoir importé des connaissances livresques.

"La série nous aura fait découvrir le courage de plusieurs de ces groupes ethniques complètement isolés et qui ont survécu à la pression de l'assimilation malgré tout, en dépit de lois, par exemple, qui ont interdit l'enseignement du français — dès les années 20 en Louisiane et au Nouveau-Brunswick. Cet "acharnement" des gens à ne pas vouloir être absorbés nous empêche de prédire avec certitude qu'ils sont voués à la disparition..."

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE nous invite cette semaine à l'île d'Orléans, début d'un itinéraire qui nous mènera du Québec aux Maritimes (alors qu'en quatre émissions nous suivrons un peu le trajet de la déportation des Acadiens) vers la Louisiane. Là encore, quatre films nous feront faire connaissance avec la culture, la mentalité et la musique Cajun (i.e. celles des Acadiens de la Louisiane). Nous nous retrouverons ensuite à St-Louis/Missouri (dont nous parlons au début) avant de revenir au Québec avec Louis "Pitou" Boudreault et avec le groupe montréalais Ruine-babines.

Treize demi-heures, donc, où le documentaire revêt un intérêt dramatique certain alors que nous sommes tous conviés à participer à ces efforts pour perpétuer un héritage culturel si diversifié...

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE, lundi, 22h, 2 3.

ARTS ET
spectacles

radio-télévision PAR LOUISE COUSNEAU

Télé d'été: en général, rien pour nous jeter en bas de nos chaises

Décidément, la nouvelle programmation d'été ne m'a pas encore jetée en bas de ma chaise. Sans ce bref passage des nouvelles (compter toujours là-dessus, c'est encore ce qu'il y a de mieux) où M. Barney Danson, ministre de la Défense, a parlé français.

C'était chez les Anglais de la CBC, qui peuvent être des gens bien cruels. Ils nous ont donné M. Danson lors d'un pageant sérieux pour l'ouverture des Jeux du Canada à Ottawa. Après ses quelques phrases de ce qu'il croyait être du français, M. Danson avait la bouche et la langue qu'il s'est mis à bafoiiller dans sa propre langue. Un document à conserver.

Et quand on pense qu'on risait de Stanfield et de Diefenbaker. M. Danson, passe à la télé.

À part ça, donc, rien de bien crépant. Mais il y a tout de même quelques émissions qui vont nous empêcher de pirer d'ennui. Le lundi soir par exemple, "Le son des Français d'Amérique" a commencé sa saison avec la superbe violence de Mme Audet. Mme Audet de l'île d'Orléans. J'y ai appris à ma grande surprise qu'il y a quarante ans, les curés brûlaient la danse, y compris les très chastes et très écrivains sets carrés. Comme nous venons de l'école. Mais il y avait des gens assez sains d'esprit, comme Mme Audet, comme ce vicieux des Laurentides que nous avons vu cette semaine, qui est resté farouchement à cette étrange parole ecclésiastique.

Ce sont des films délicieux, qui nous révèlent une grande partie de nous-mêmes. Jusqu'à cette dernière image lundi dernier de deux fillettes qui lancent à la caméra: "On le sait qu'on est



Benoît GIRARD

belles", le sourire goguenard. Il n'y a que des petites Québécoises pour avoir de telles réactions. Morveille.

"Aller-retour" Dans son texte de présentation de l'émission "Aller-retour" qui passe le vendredi soir, Radio-Canada ne ménage pas les supphémismes. On y qualifie l'animateur Jacques Fautoux de "désobéissant, détesté mais enthousiaste" et l'émission d'un guide sur "le nouvel art de voyager, très anticonformiste, dans des pays où des endroits moins connus".

Relax, la désolvolette de M. Fautoux est, comme d'habitude, son incapacité de dire ses phrases sans bafoiiller. Et comme exotisme, nous sommes allés à Québec, au fort de Coteau-du-



Barney DANSON

Jacques FAUTEUX

Lac et à l'église Notre-Dame. Remarquez que l'exotisme est une question toute relative et qu'un paillard chinois l'est à quelconque n'a mangé que des langues de serpens farcies toutes sa vie.

Pour le moment, ça ressemble plutôt à "Télé-Ressources" de Radio-Québec, en moins bien. Heureusement, c'est placé à l'horaire au moment où les gens se lancent sur les routes à l'affût d'autre chose, qui ne manquera sûrement pas d'être plus intéressante que cette plate émission.

"Rétro-Spec" Un petit quiz pas trop déprimant, avec les ingrédients habituels: des vedettes qui plagient leurs entreprises et des invités appelés à se forcer les menottes pour de l'argent. Si vous avez un peu d'âge et de mémoi-

re, vous savez toutes les réponses, ce qui est très gratifiant. Les questions portent sur toutes sortes de sujets du passé: le coût de la vie (on était riche et on le savait pas), politique, art, émissions de télé etc. Et on teste d'un an à chaque émission. Hier, c'était 1968.

L'animateur Benoît Girard est parfait dans son rôle. Quant à l'autre quiz de l'après-midi, "Sur des roulettes", il est zuttivement meilleur que l'autre. Les mêmes bien raisonnés de sketches disparates basés sur des situations convenues et exagérées dans des dialogues dont le principale originalité est de décliner au slang américain les mots peus et vagin et d'abuser des mots fucket suck.

Sur ces deux plats précis, ce-

THEATRE / CRITIQUE

Bien cher et bien chiche...

Oh! Calcutta! Musical étrange de Kenneth Tynan, Peter Lehmann, Stanley Walden et Robert Dinsin. Mise en scène de Barry Singer et Bert Arnold. Costumes de Annie Allford. Chorégraphie de Marjorie Russell. Avec Patricia Alexander, Susan Buckley, Gary "Gerb" Krutler, Marilyn Faith Hoken, Robert Dinsin, Jim Paig, John P. Falwick III, Kristen Ben, Peter Applegate. Production de Barry Singer et Duke Singer. À l'affiche à Comex 2.

par Martine DASSYLVA

À voir le vitesse avec laquelle les spectateurs de la première soirée de Calcutta 2, hier soir, et si j'ai aucune misère à croire que bon nombre d'entre eux ne déprécieraient pas le fait d'avoir dépensé \$8,50 et \$9,50 par fauteuil pour assister à un spectacle aussi pauvre, aussi désoyant et, disons-le, aussi cheap que cette production de tournée de Oh! Calcutta que le théâtre de la rue Saint-François-Xavier accueille en prime pendant les deux prochaines semaines. Pour le même prix, on peut se procurer quatre numéros de Playboy, de Poésies ou de l'Annuaire de l'Édition, dans tous les cas, le papier est glacé, l'impression est impeccable et les modèles flamboyants.

D'où vient que le spectateur se sente floué? — J'ai à l'esprit un mot plus québécois qu'un emploi de beaugeste en privé pour signifier la même chose — par ce spectacle à la fois musical et étrange?

Tout d'abord parce qu'il est à mille lieues de la comédie musicale ou du musical du genre de Hair ou de Jesus-Christ Superstar. Il s'agit, en fait, d'un collage de dix-huit petits bien raisonnés de sketches disparates basés sur des situations convenues et exagérées dans des dialogues dont le principale originalité est de décliner au slang américain les mots peus et vagin et d'abuser des mots fucket suck.

Sur ces deux plats précis, ce-

Le programme

MONTREAL,
MERCREDI 29 JUIN 1977

J'ai du prétexte et du texte. Oh! Calcutta! vide presque toujours très bus et, dans le meilleur des cas, perd de l'attente après des entrées en matière qui pourraient être intéressantes. Je pense ici spécialement à des numéros comme Salle Fiv' ou Les Lectures Will Answer All Your Replies.

Mais la plus grande faiblesse de Oh! Calcutta! vient de ce qu'on a voulu et qu'on veut encore attirer les spectateurs en faisant miroiter l'attrait ambigu de la nudité et du sexe.

Où, la nudité y est ravalee au niveau de la commodité commerciale et de l'ambiguïté facile et le sexe a celui de la bagatelle supposément amusante mais malheureusement ridicule. Voula! attaquer de front et battre en brèche la pudibonderie maladroite et le puritanisme étroit, Oh! Calcutta!, par sa présentation injustifiable et son dialogue agressif et sans subtilité, réussit finalement à raviver le nostalgie d'une certaine pudeur et d'un certain mystère dans les relations entre humains.

Si seulement la production qui vient de prendre l'affiche à Comex 2 brillait par sa haute tenue artistique!

Béla! As dehebs des numéros de chant qui, généralement, sont proprement ronds, tout le reste égo à jeun près va cleps-cloquant: l'archevêque Jossé comme si il saale. Le titre compose de sottises chroniques et la sonorisation est poignée à bout et au bout. Lettré-jettif scénique est à toute fin utile inexistant et le jeu des comédiens est trop souvent étonné maladroitement agaçant. Quant à la chorégraphie, elle s'inspire des schémas et des pas-de-strip-tease: c'est dire son caractère.



photo René Picard, La Presse

Pour Gilles Houde,
tant qu'il y a du sport
il y a de l'espoir

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE



Une musique qui dit "d'où on vient et ce qu'on a derrière"

CHAQUE LUNDI de l'été Radio-Canada présente un film de la très belle série sur la tradition musicale d'origine française en Amérique du Nord: LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE. Signés André Gladu et Michel Brault ces films, selon l'expression même de leurs auteurs, "veulent réhabiliter notre musique traditionnelle d'origine française qui a eu ici une influence aussi marquante sur les grands courants musicaux que le «blues» ou le «western».

Le regain de vie, la reconnaissance de cette musique, dont les centaines de manifestations à l'occasion de la Semaine du patrimoine et des Fêtes nationales ont témoigné avec une éloquence certaine, démontrent que cette influence n'est plus de type folklorique au sens où elle serait tout simplement tirée des souvenirs anciens l'instant d'une fête. Cette musique traduit fidèlement le cheminement socio-historique de la minorité francophone en Amérique du Nord. À travers elle, nous revivons les misères, les luttes, les joies vécues par nos pères dans leur salubre entêtement à sauvegarder nos valeurs traditionnelles dont la langue française est la plus fondamentale.

C'est grâce à des hommes comme Michel Brault et André Gladu — et à plusieurs autres aussi — que nous devons de mieux comprendre aujourd'hui cette richesse et de l'intégrer à notre démarche collective. Comme l'ont expliqué un jour au confrère Luc Perreault les auteurs de cette série, LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRI-



QUE veut d'abord contribuer à sauvegarder notre manière française de penser avant de sauver les moyens pris pour l'exprimer au cours des âges telle la musique par exemple.

...Parce que l'important, a dit Brault c'est de vivre notre temps en sachant d'où on vient et ce qu'on a derrière. La musique n'est pas une fin en soi, c'est ce qui est exprimé en arrière qui est intéressant. Et cette musique est un reflet de la façon de vivre et de penser de ces gens."

La société d'Etat a joué un rôle important dans la réalisation et la diffusion de ces films: cela mérite d'être souligné et apprécié. Veuillez noter que ces émissions passent le lundi à 22h00. Pour ceux et celles qui voudraient se retremper à cette source vitale de notre patrimoine culturel, nous donnons ci-après quelques détails sur les films dont nous connaissons le contenu et la date de diffusion.

À remarquer tout spécialement la série de quatre sur "le son des Cajuns" (1er au 28 août) particulièrement révélatrice du

cas des Acadiens de la Louisiane dont la tragique histoire est pour nous du Québec un avertissement.

Il'll'ont-y disparaître? (11 juillet)

Ce film est le premier de deux films sur la Nouvelle-Ecosse. Il a été tourné dans la communauté acadienne de Chéticamp, au nord-ouest du Cap-Breton. C'est un des documents les plus importants de la série parce qu'il révèle de façon dramatique l'existence d'un groupe de francophones qui, à cause de leur isolement, ont réussi à conserver une langue, une musique et un caractère bien français. L'histoire particulière de ces Acadiens nous est racontée dans le film d'une façon saisissante par Alexandre Boudreau, professeur à l'Université de Moncton et célèbre défenseur des droits acadiens dans les Maritimes.

Le sujet est abordé par le détour de la mer et du métier de pêcheur. Dans cet endroit où la langue française est encore

magnifiquement parlée, la tradition musicale sera par conséquent chantée!

Johnny à Dennis à Alfred (18 juillet)

Johnny à Dennis à Alfred Comeau, c'est ainsi que les Acadiens identifient un des leurs, car des Comeau il y en a tout le long de la baie Sainte-Marie, dans le sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse. Dans la famille Comeau, c'est aussi une manière de nommer trois générations de violoneux vivants.

Ce film, moins centré que d'autres sur l'histoire des Acadiens, tente plutôt de nous montrer une tranche de la vie quotidienne des "Acadjins" de la baie Sainte-Marie. Ici, où l'on préférerait jadis danser dans les "groutymes" (veillées) plutôt que de chanter, la tradition est par conséquent instrumentale. Leur histoire se reflète dans celle de la famille de Dennis Comeau: celui-ci aurait bien aimé faire sa vie comme violoneux, mais il lui a fallu travailler dur dans les "camps" pour survivre!

Fred's Lounge (1er août)

Fred's Lounge est le premier d'un ensemble de quatre films sur le son des Cajuns, c'est-à-dire des Acadiens de la Louisiane. C'est également l'endroit où, le samedi matin, les Cajuns de la Prairie de Mamou rencontrent Revon Reed, l'animateur cajun de la radio KEUN. Ce premier documentaire sur la musique de Cajuns de la Louisiane a été

(suite à la page 24)

COMMENTAIRE

PAR PIERRE SHERIDAN

L'ÉTÉ DE RADIO-CANADA

La première impression que me donne la grille-horaire d'été de Radio-Canada me laisse perplexe. Il y a bien quelques nouveautés, mais que deviennent-elles sous le poids des reprises et des émissions pas tellement neuves ?

A chaque début de saison, on a toujours la même réaction. Lorsque l'on prend connaissance de la programmation d'une station, d'un réseau, on cherche vite les nouvelles émissions en oubliant pour un instant de vérifier si celles qu'on aimait y sont toujours.

L'attrait de la nouveauté est si fort qu'on en voudrait toujours plus, sans se demander ce qui arriverait si la télévision réussissait — et par quel miracle, je me le demande — à se renouveler entièrement chaque saison.

Ce désir de changements est évidemment bien légitime. Les émissions qui ne nous plaisent pas, on voudrait bien égoïstement qu'on les remplace par des émissions plus intéressantes (à notre avis). Mais comme nous sommes encore loin de la télévision sur mesure...

L'été de Radio-Canada ne fait donc pas un gros boum.

Mais un deuxième examen de la programmation fait ressortir plusieurs points intéressants. Au chapitre des nouveautés, il faut noter LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE (lundi à 22h) que je n'ai pas vue, mais dont on m'a dit tellement de bien que je ne voudrais pas manquer la première. A ALLER-RETOUR (vendredi à 20h30), nous aurons le plaisir de retrouver Jacques Fauteux qui nous parlera de voyages et de loisirs; Radio-Canada aura ainsi son pendant de l'émission de Télé-Métropole, INFORMATION VOYAGES; avec des budgets plus

élevés cependant, ce qui peut faire toute la différence !

J'ai retenu deux autres émissions : RETRO-SPEC (mardi à 20h) animée par Benoit Girard et TERRE DES HOMMES (dimanche à 19h30), animée par une vedette de Télé-Métropole, Shirley Théroix. La première est un jeu dont l'idée me paraît intéressante. Quant à la deuxième, c'est une émission de variétés qui fera la première partie des BEAUX DIMANCHES; j'ai hâte de voir évoluer Shirley Théroix dans une émission qui ne laisse rien à l'improvisation: elle pourrait nous causer d'agréables surprises.

Comme je le disais, il y a beaucoup de reprises cet été, mais, si j'ose dire, des reprises valables et de qualité ! Il peut en effet être intéressant de revoir ces très courtes séries que sont L'ODYSSEE, L'ENEIDE, LA CLOCHE THIBETAINE, ARDECHOIS, COEUR FIDELE, LE GRAND AMOUR DE BALZAC et PAUL GAUGUIN.

On présentera également, chaque samedi soir, COLUMBO. Cela fait plaisir à plusieurs, mais je me demande s'il vaut la peine de revoir les mêmes épisodes. Il me semble qu'un COLUMBO réchauffé perd beaucoup de saveur...

Des émissions d'information, je retiens le retour de CONSOMMATEURS AVERTIS que le hockey nous avait fait perdre. Sa diffusion le mardi, à 21h30, est une bonne chose; j'espère qu'on lui conservera une aussi bonne place dans la grille de l'automne prochain.

Finalement, cette saison d'été de Radio-Canada est comparable aux dernières saisons estivales de ce réseau. Sans tambour ni trompette, elle nous amène doucement vers l'automne — qu'on espère du tonnerre !

COMMENTAIRE

PAR DENIS LEVESQUE

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

La prise en charge de la Nouvelle-France par le conquérant anglais au cours du XVIII^e siècle a gravement mis en danger l'existence même de la culture française en Amérique. La déportation des Acadiens aura sans doute été dans cette perspective le plus grave danger que les habitants français des provinces maritimes ont eu à contrer. Certains se sont tout simplement éloignés de leurs lieux d'origine, la Nouvelle-Ecosse pour s'installer au Nouveau-Brunswick ou en Gaspésie. D'autres, moins chanceux, ont été déportés vers les côtes américaines avant de se retrouver en Louisiane où d'Acadiens ils sont devenus Cajuns par une déformation de langage. Et tous ces gens, qu'ils fussent de la Louisiane, des provinces maritimes ou de l'Île d'Orléans ont essayé de conserver dans une musique bien à eux leurs origines françaises. Avec leurs pieds et leurs mains, avec des cuillers et des violons, ils ont créé ce que l'on considère aujourd'hui comme notre folklore et qui est sans doute la plus grande richesse de notre patrimoine.

On se doit de rendre hommage à André Gladu et Michel Brault d'avoir, avec micros et caméras, voulu retracer nos origines et de nous en avoir fait don dans ce document exceptionnel qui a pour nom LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE. Leur propos n'était pas de faire du cinéma; c'était plutôt d'entrer subrepticement dans les maisons et de faire parler les gens pour comprendre ce que représente pour eux la musique. Que ce soit chez Georgianna Audet de l'Île d'Orléans ou chez les Comeau de la Nouvelle-Ecosse, la difficulté d'être finit par se ressembler étrangement.

Cette solide madame Audet nous a raconté comment elle a sauvé le legs de ses pères et ce, malgré les recommandations religieuses de l'époque qui interdisaient la musique et surtout la danse. Non seulement a-t-elle continué les soirées de chez nous mais encore a-t-elle enseigné les vraies façons d'exécuter les danses carrées et autres sets de chez nous. Et elle en parle avec le langage savoureux des gens de l'Île d'Orléans pour qui les mots ont encore souvent les sens d'il y a un ou deux siècles.

Une autre émission portant sur les Français de la Nouvelle-Ecosse et sous-titrée "Johnny à Dennis à Alfred" était elle aussi d'une richesse incomparable. Trois générations de la famille Comeau nous ont montré comment elles se sont passées de l'une à l'autre la tradition de violoneux. Alfred nous a montré que malgré son âge il savait encore manier l'archet avec dextérité, son violon appuyé sur l'estomac. Et qu'il savait giger aussi et même qu'il était incapable de se retenir lorsque son fils et son petit-fils jouaient. Pour lui, comme pour son fils, la musique a toujours été un passe-temps, une façon de relaxer après les longues journées passées à "calfoter" (lire calfeutrer) des bateaux, un métier qui demande une patience et une habileté à toute épreuve.

LE SON DES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE demeurera, même après la présente saison, un document d'une valeur inestimable parce que ce sont nous, Français d'Amérique, qui en sommes les vedettes. Cette musique nous appartient: il nous faut la préserver.